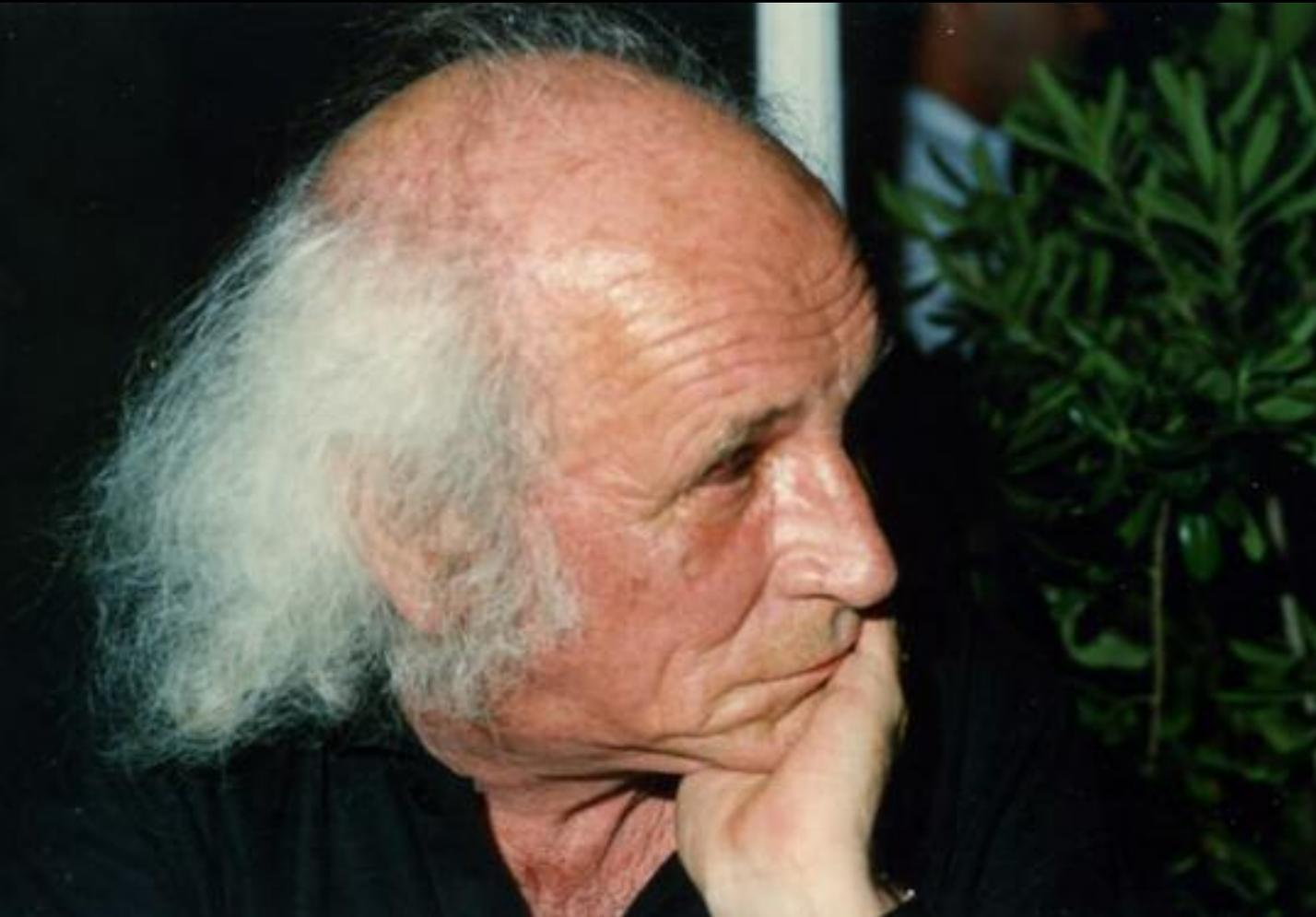


# Les Copains d'la nouvelle



L'ACTUALITÉ DE LÉO FERRÉ  
AUTOMNE 2011/HIVER 2012  
N° 21 - 3€

### Hommage à Léo Ferré

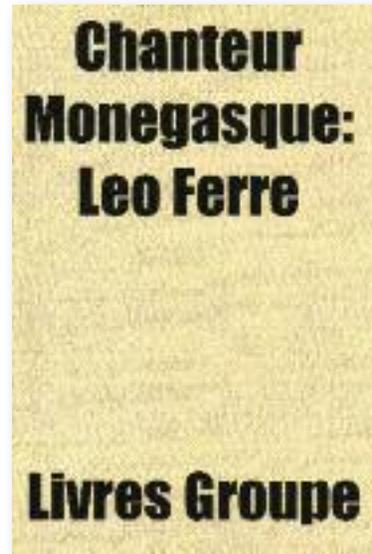
On aurait pu nous dispenser de cet *Hommage à Léo Ferré Biographie, Text (sic) et Chansons de Léo Ferré*. Paru en 2010 chez Lulu.com, « leader mondial de l'auto-édition » et du foutage de gueule, ce « livre » ne fait que reprendre des éléments biographiques et soixante-dix-sept textes et chansons. Là est l'hommage, soixante-dix-sept pour aller de 1916 à 1993 ! En consultant le site Amazon, on voit que Heinz Duthel a produit en quelques mois plus de six-cents titres avec, sans doute, les mêmes méthodes de photocopies de pages Internet et de copier-coller. Cela donne un produit calamiteux où les auteurs de certaines chansons (Aragon, Caussimon) ne sont pas crédités, où *À mon enterrement*, *À toi*, *Les Amants tristes*, *L'Âge d'or*, *Les Anarchistes* et d'autres sont accompagnés de la mention : « musique de Jean Ferrat et Maurice Vandair » ! Cette « chose » n'est plus disponible dans sa version papier mais téléchargeable – on déconseille fortement – sur Amazon contre 8,05 € Hommage ? Non, escroquerie !



### Chanteur monégasque : Léo Ferré

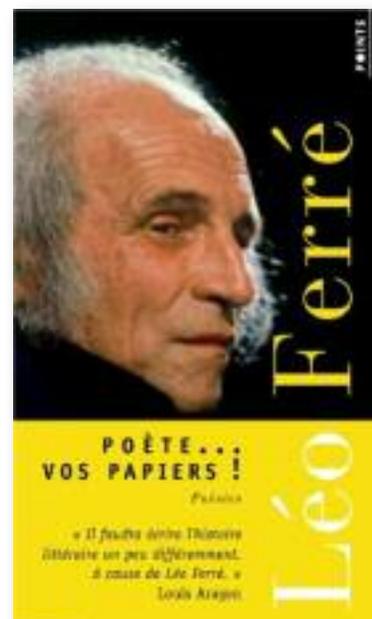
Wikipedia est une encyclopédie multilingue, universelle et librement consultable sur Internet. En grande partie modifiable par la plupart de ses lecteurs, elle présente toutes les entrées du savoir moderne. Il y en a une Léo Ferré, qui se précise au fil du temps et au gré de ses contributeurs. Une version papier de cet article – trente pages – est

parue sous le titre *Chanteur monégasque : Léo Ferré*, en 2010, présentant une biographie, une discographie, une bibliographie et des notes. Cette version éditée par Books LLC n'est plus disponible. Une prochaine édition actualisée pourrait ressortir prochainement.



### Poète... vos papiers !

La sixième édition de *Poète... vos papiers !* aurait dû paraître fin septembre, dans la collection de poche « Points Poésie ». De nouveaux avatars judiciaires bloquent la sortie du livre. Peut-être ne nous restera-t-il de cette édition que la couverture, qui arborait deux fautes !



# C'est extra ?

Elle en a vu de toutes les couleurs « cette chanson qui traînait dans toutes les guitares », cette chanson « qui nous faisait veiller si tard », composée dans un petit matin ardéchois, en même temps que *L'Idole*, pour compléter l'album *extraordinaire* de 1969. Il en a, aussi, entendu des vertes et des pas mûres, ce tube d'un été, ce tube à alimenter un bêtisier sans fin, en épisode chaque fois plus incongru.

Depuis 2010 sévit à la télévision la publicité des sardines Connétable utilisant *C'est extra*. Un *C'est extra* « outragé », un *C'est extra* « martyrisé » par quelque fils de pub mettant la chanson de Ferré au rang de ritournelle culinaire. Ça a beaucoup fait jaser dans la Ferrétie et dans le Landerneau alentour. Faut-il en parler ? Faut-il éditorialiser ? Et mettre ces sardines à l'huile et à la une de notre propos ?

Cette publicité se présente sous la forme d'un spot de seize secondes découpé en douze plans montrant les sardines de la boîte à la bouche. L'ensemble sur des images un peu floues, la brillance de la boîte, les gros plans dans une dominante rouge et noire. La bande-son alterne une voix féminine disant un texte et une voix masculine chantant « C'est extra ». Ça donne ceci mais il est important d'y aller voir et entendre : « Une sardine Connétable / C'est extra / Si simple et si raffinée / C'est extra / Pain grillé beurre salé / C'est extra / Hmm Connétable / C'est extra / Sardines Connétable C'est extra ». De l'esthétique à l'huile, de l'érotisme en conserve ! Une précision : la voix masculine répétant « C'est extra » sur des arrangements copier-coller de Jean-Michel Defaye n'est pas celle de Ferré. En 2011, deux autres versions de cette publicité ont été diffusées, un peu plus courtes, versions allégées ! Les réactions n'ont pas manqué. Toutes indignées, dans l'air du temps en somme... Elles allaient de la colère à l'accusation.

La colère se comprend aisément. Sans longs discours et sans nuances, la publicité nous « enchose ». Et le vieux slogan d'*Hara Kiri* est toujours aussi vrai : « La publicité nous prend pour des cons, la publicité nous rend cons ». À véhiculer la fausseté et la consommation, la bêtise et le sexisme, une boîte de Pandore interminable. La pub Connétable n'y échappe pas, toute de lourdeur et de laideur, dans le détournement de *C'est extra* sur des paroles de pacotille et la reprise d'un refrain estampillé. On sait la publicité friande de ces *bold up* musicaux : de la musique classique à la chanson, le pillage est constant. Les exemples ne manquent pas en ces temps Séguéla : Vichy-Célestins se vend sur *Le Tourbillon de la vie* de Delerue et Rezvani, immortalisé par Jeanne Moreau dans *Jules et Jim*, Shalimar de Guerlain sur *Initials BB* de Gainsbourg. Mais ces deux pubs n'ont pas déclenché les foudres chez ceux qui s'indignaient de l'utilisation de Ferré. Le pétillant et la fragrance feraient-ils passer la pilule ? La chanson non trafiquée et la voix de Gainsbourg sur les images en noir et blanc de Natalia Vodianova dévêtue seraient-elles plus « classieuses » ? Il y a une dizaine d'années, le détournement de *Jolie même* pour une publicité de Mir laine n'avait pas fait couler autant d'aigreur. Une colère compréhensible, mais sélective !

L'accusation était sans détours : qui a donné l'autorisation ? Qui a encaissé ? Des questions qui contenaient réponse et fiel. Le ton était donné par la note de Michel Kemper publiée sur son site Internet Nos Enchanteurs, le 18 août 2010, intitulée (!) *Les sardines, c'est un extra* ? Il écrivait ceci : « Je ne sais qui (lequel des ayants droit ou tous) a eu la vénale idée de céder un peu de Ferré à l'industrie alimentaire... c'est peu dire que c'est choquant. À vomir même... Jamais il n'aurait abdiqué la moindre parcelle de son œuvre pour que des marchands de soupe nous fassent la retape avec. Alors, qui a osé ? ». Quelques commentaires ont suivi cette note, du même tonneau. Là aussi, on peut comprendre mais, cette fois, sans poursuivre sur ces brisées. Ça rappelle trop ceux qui allaient demander des comptes à Ferré, lui reprochant son argent, ses voitures, sa vie, ceux qui jouaient à débusquer ses paradoxes et les manquements à la morale anarchiste, ceux qui se changeaient en « flics du

détersif ». Aujourd'hui, on continue sur le même air : « Dites donc, les Ferré, ça ne vous gêne pas de gagner de l'argent avec cette pub ? », sur les mêmes intrusions et on va bientôt demander les comptes de La mémoire et la mer, exiger la dégradation de leur triple A. Le flicage continue et « c'est peu dire que c'est choquant ».

On s'est compris : on n'aime pas le saccage de *C'est extra*, on n'aime pas le brouillage de la chanson, la faute de goût et le contresens. Léo Ferré disait d'elle : « Les gens ne l'ont pas compris... parce que c'est une chanson triste ». Mais ne pas apprécier ne donne pas tous les droits. Sur Nos Enchanteurs, le chanteur Pierre Delorme, en clin d'œil à Kemper et à Ferré, avait, lui, donné la mesure des choses : « Est-ce si grave, cette affaire de sardines ? Va-t-elle boucher le port de Saint-Étienne ? ». *C'est extra* sur les sardines n'est pas à sa place. Jouer les pères la morale et les chevaliers blancs n'est pas notre place. Ce peut paraître facile : cette pub ne nous concerne pas.

On a éditorialisé, rapidement et en eaux troubles. Simplement pour hiérarchiser et passer à l'essentiel. En ce début 2012, ne vaut-il pas mieux s'arrêter sur la réédition, depuis longtemps attendue, du CD *L'Opéra du pauvre* et sur la mise en scène de ce même *Opéra* par Jean-Paul Dessy, Thierry Poquet, les comédiens, les musiciens, tous ceux qui remettent sur le devant cette œuvre-clé de l'univers Ferré ?

**François André**



[Comme il n'est pas nécessaire d'en faire des tonnes sur ces sardines on a conservé un peu de place pour cette publicité qui figurait dans les années soixante dans quelques programmes de Léo Ferré...]

## Éditorial

1 – *C'est extra ?*

## Recherches et études

4 – *Léo Ferré et Allain Leprest, « des problèmes d'hommes, simplement, des problèmes de mélancolie »* – Dorian Saigre11 – *Gabriel Terbots (1918-1992)* – Jacques Miquel

## Spectacles

14 – *Festival Léo Ferré Chanson française*16 – *Léo 38*19 – *La Passion Léo*20 – *L'Opéra du pauvre*

## La lettre

21 – *Les Années-galaxie* – Pascal Mère

## Papiers Ferré

22 – *La faute à Léo*

**Livres** : *Hommage à Léo Ferré, Chanteur monégasque : Léo Ferré, Poète... vos papiers !, Léo Ferré auteur de chansons ou compositeur ?, Dessins en chansons*

**Les copains d'la neuille** est publié grâce au soutien de **La mémoire et la mer**,

1, avenue Henri-Dunant, 98000 Monaco – Tél. : 00 377 92 16 75 30

ISSN : 1771 – 0871

Directeur de publication : **François André**

Comité de rédaction : **François André, Claude Braun, Jacques Layani**

Lettrage du titre : **Charles Szymkowicz**

Maquette et mise en page : **Rinaldo Maria Chiesa dit Rinaz**

Abonnement : 15 € pour 5 numéros

À : **François André, 111, Clos des Libellules, 73290 La Motte Servolex**

Anciens numéros : 3 € le numéro, 50 € les 20 premiers numéros – inclus le CD du n° 7

Courriel : francoisandre2@club-internet.fr

Page Internet : [www.lescopainsdlaneuille.hautetfort.com](http://www.lescopainsdlaneuille.hautetfort.com)

Sans oublier : [www.leo-ferre.com](http://www.leo-ferre.com)

Les deux photos de couverture ont été prises à Castellina-in-Chianti. Elles font partie de la collection Ferré. La photo de Gabriel Terbots (p. 12) est d'origine non connue. Les photos d'Olivier Gil et Lucas Lemauff, de Jehan et de Francesca Solleville (pages 14 et 15) sont de Michel Kolb dit Khôm. La photo de Monique Brun (p. 16) est d'Henri Fronty. La peinture de l'affiche de *Léo 38* (p. 17) est de Monique Brun. La photo de l'affiche de *L'Opéra du pauvre* (p. 20) a été composée à partir d'une photo d'Hubert Grooteclaes.

# Léo Ferré et Allain Leprest, « des problèmes d'hommes, simplement, des problèmes de mélancolie »

Lors de notre première rencontre avec Allain Leprest, à l'hiver 2009, celui qui se peignait à l'envi comme « le plus connu des chanteurs pas connus » nous avait spontanément parlé de l'œuvre de Léo Ferré et, plus particulièrement, d'une chanson, *La Mémoire et la mer*. Évoquant son enthousiasme lors de la découverte des répertoires de la chanson francophone poétique, Leprest nous disait alors ceci : « C'était le grand choc des mots ; je ne comprenais pas toujours tout... Par exemple, le texte de Ferré, je le cite souvent... "La marée je l'ai dans le cœur / Qui me remonte comme un signe" ; j'écoute ça, j'étais ahuri parce que je me disais : "Je ne pige rien à ça mais... mais qu'est-ce que c'est beau !" C'est beau comme un vitrail de cathédrale, c'est immense. Et j'essayais de comprendre... Il s'est trouvé que, par la force des choses, trente ans après, j'ai été accompagné pendant trois ans par son pianiste, Popaul Castanier ; lui, aveugle, tentant de m'expliquer ce que Ferré avait voulu mettre dans cette chanson-là, c'était extraordinaire ! »<sup>1</sup>

Dans le deuxième numéro des *Copains d'la neuille*, l'éditorial était consacré aux liens ténus existant parfois entre la chanson et la poésie.<sup>2</sup> À côté de cet article, figure un dessin représentant Léo Ferré et réalisé par Allain Leprest, peintre – « Je suis un chanteur qui peint. J'aime peindre. »<sup>3</sup> –, dont la légende place cet artiste dans une filiation évidente avec Ferré : « Dans le noir des années 90 un poète est parti. Un autre s'est affirmé. Et ce n'est pas un hasard si Allain Leprest illustre ce n° 2 des *Copains d'la neuille*. »<sup>4</sup>

L'objectif du présent article, rédigé deux mois après la mort d'Allain Leprest, est de proposer quelques portes d'entrée dans l'œuvre poétique de cet artiste, tout en analysant la filiation non forcée mais *évidente* entre son œuvre et celle de Ferré. Maurice Frot, secrétaire et régisseur de Léo Ferré, ne s'y est pas trompé, qui programme Leprest en ouverture des scènes ouvertes du Printemps de Bourges en 1985. Ce concert sera un succès, tant public que critique, et permettra à Leprest de rencontrer Romain Didier, devenu depuis ce jour-là son complice de toujours, paroles de Leprest – musiques de Didier, pour plus de soixante-dix chansons...

## *La chanson, l'art de dire l'indicible*

À certains égards, la chanson apparaît comme l'art de *dire l'indicible*, de toucher du doigt des émotions et sentiments, *déjà là, déjà présents* chez les auditeurs. Ainsi, selon l'apophtegme tiré des *Fragments* de Walter Benjamin, « la chanson est comme un manteau qu'on a déjà porté, et dans lequel on se sent bien. »<sup>5</sup> Outre cela, lorsqu'elle questionne notre manière de vivre et le sens de notre existence, la chanson devient existentielle. Cette thèse est celle défendue par Pierre-Yves Quiviger, dans un article paru en 2004, même s'il ne s'y réfère pas

1. Entretien avec l'auteur, 5 décembre 2009. Allain Leprest était semble-t-il réellement habité par cette chanson, comme en témoignent notamment ces mots, tenus à Thomas Sandoz : « [La *Mémoire et la mer*], ça a été probablement le plus grand choc de ma vie, celui qui a déterminé beaucoup de choses. Je n'y comprenais rien, pourtant c'était fabuleux. Entre mon inexpérience d'écriture et sa maîtrise, j'ai compris qu'on pouvait parler de l'intérieur, provoquer des chocs d'images un peu comme en peinture, et exprimer des émotions intenses. [...] Aucun instituteur n'avait réussi à me faire comprendre quoi que ce soit à l'expression. Je n'avais pas le maillot jaune. Avec Léo, *un monde s'ouvrirait à moi* [nous soulignons]. Je me suis dit : "Putain, c'est beau ! Tu montes sur ton vélo et tu voles au-dessus des dunes", in Thomas Sandoz, *Allain Leprest. Je viens vous voir*, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot éditeur, 2003, pp. 32-33.

2. *Les copains d'la neuille*, n° 2, printemps-été 2002, éditorial « Ferré poète... Ferré chanteur... *L'Été s'en fout* », par François André.

3. Entretien avec l'auteur, 13 avril 2010.

4. *Les copains d'la neuille*, printemps-été 2002, n° 2.

5. La citation originale est la suivante : "[...] like a favourite old coat – this is the deepest temptation awakened by the refrain of a folk song, in which a basic feature of all folk art may be perceived", Walter Benjamin, *Selected Writing*, p. 278.

explicitement à l'existentialisme. Dans cet article, intitulé « Chansons et sentiments océaniques », Quiviger explique que la chanson permettrait de « saisir le sentiment océanique ». Cette expression, utilisée pour la première fois par l'écrivain pacifiste Romain Rolland dans une lettre adressée à Sigmund Freud, désigne « la perception de notre participation au monde en tant que totalité. »<sup>1</sup>

Selon P.-Y. Quiviger, la chanson permettrait parfaitement bien à l'homme de prendre conscience de sa place dans le monde : « Cette référence à la chanson est l'occasion de saisir le sentiment océanique sous un autre angle, en le rapprochant de ce que James Joyce appelait les *épiphanies* et dont il donne, par la bouche de Stephen Dedalus, dans *Stephen le Héros*, la définition suivante : “Une soudaine manifestation spirituelle se traduisant par la vulgarité de la parole ou du geste ou bien par quelque phase mémorable de l'esprit même. Il pensait qu'il incomrait à l'homme de lettres d'enregistrer ces épiphanies avec un soin extrême, car elles représentaient les moments les plus délicats et les plus fugitifs.” Quoi de plus vulgaire (au sens noble du terme : commun, qui appartient à tous), quoi de plus fugitif et délicat qu'une chanson ? »<sup>2</sup>

Cette idée de *sentiment océanique* nous semble particulièrement intéressante car, si elle peut s'adapter à tout art – dont l'un des buts est de permettre à l'être humain, doué de sensibilité, de prendre conscience de sa place dans le monde sensible –, elle paraît assez spécifique à la chanson. La chanson, lorsqu'elle est interprétée en public, s'inscrit, comme toute performance artistique réalisée en direct, dans une temporalité particulière : elle est *ici et maintenant, hic et nunc*. Et, nous dit Quiviger, « ce sentiment de coparticipation, de “commune présence” au monde, à la totalité matérielle (qu'on peut, selon son envie ou ses convictions, spiritualiser ; à laquelle on peut, selon sa vision philosophique, donner un sens ou pas), cette prise de conscience d'une place (minuscule, soyons lucide) occupée dans un espace-temps gigantesque, est forcément fugace, lumineuse, signifiante. »<sup>3</sup>

Pierre-Yves Quiviger cite plusieurs exemples de chansons propices selon lui à l'émergence du sentiment océanique ; parmi celles-ci, *La Mémoire et la mer* de Ferré, dont l'auteur dit qu'elle donne réellement à l'auditeur le sentiment d'être une simple goutte plongée dans une immensité liquide, c'est-à-dire d'être en fin de compte *une chose parmi les choses*, mais contenant en elle un monde d'une grande richesse. En ce sens, il nous semble logique que ce texte ait marqué Leprest, lui-même sensible aux univers marins de son enfance passée en partie dans le Cotentin.

Selon Quiviger, « cette épiphanie océanique n'est pas univoque. Elle peut prendre [...] quatre formes, selon qu'elle renvoie à un passé perdu (*nostalgique*), qu'elle nous fait toucher une horreur absolue (*tragique*), qu'elle nous inscrit dans le monde comme un de ces éléments minuscules (*perspectiviste*) ou bien, enfin, qu'elle nous situe dans un “après-la-mort” (*posthume*). »<sup>4</sup> Ces quatre formes nous semblent primordiales pour esquisser certains rôles de la chanson. Nous avons déjà rapidement évoqué la *forme perspectiviste* – que nous nommons alors *existentielle* –, qui, selon l'auteur, « inscrit l'instant vécu, l'homme, sa vie, dans une globalité, dans une échelle qui tout en l'incluant le dépasse profondément. »<sup>5</sup> Quant à la *forme tragique*, Quiviger cite la mise en chanson des *Strophes pour se souvenir* d'Aragon, devenues *L'Affiche rouge* dans la bouche de Ferré, expliquant qu'« à partir de ce qu'à bon droit on a souvent pu caractériser comme l'indicible, [cette chanson] ne “décrit” rien mais “indique”, avec justesse, avec émotion, la densité du tragique. »<sup>6</sup>

Cet article se veut une évocation de la filiation qui existe entre l'œuvre de Ferré et celle de Leprest. Nous nous proposons d'analyser les liens existant entre ces deux corpus majeurs à l'aune des distinctions effectuées par Pierre-Yves Quiviger. Nous nous concentrerons prin-

1. Pierre-Yves Quiviger, *Chansons et sentiments océaniques*, Cités 2004/3, n° 19, p. 13.

2. *Ibidem*, p. 15.

3. Pierre-Yves Quiviger, *Chansons et sentiments océaniques*, article cité, p. 15.

4. *Ibidem*, p. 16.

5. *Ibidem*, p. 19.

6. *Ibidem*, p. 19.

cipalement sur les formes *nostalgique* et *perspectiviste* du sentiment océanique dans les textes de ces deux artistes.

### *Chanson et nostalgie*

« Et si jamais la nostalgie te prend / Tu peux toujours la crier dans la rue / Et dire au monde que tu ne veux plus / Perdre ta vie / Et si jamais la nostalgie te prend / Tu peux toujours la regarder en face / Avec tes poings et tu verras que passe / La nostalgie ». <sup>1</sup> Chez Ferré comme chez Lепrest, la chanson apparaît comme un recours nostalgique, une manière de regarder son passé avec un certain recul teinté cependant d'un sentiment de manque. La chanson nostalgique peut s'inscrire dans un champ personnel, individuel ; d'autres fois, celle-ci peut se poser davantage sur un plan artistique ou social, et ainsi parler à tous et à chacun.

### *Une chanson, un regard sur son passé*

La nostalgie, mise en chanson, renvoie souvent à l'enfance, chez la plupart des auteurs-compositeurs-interprètes <sup>2</sup>. Ainsi, chez Ferré, trouve-t-on le titre *Quand j'étais même* <sup>3</sup>, dans lequel l'auteur se rappelle son enfance, son désir d'identification au père, puis imagine une société dans laquelle la figure paternelle n'existerait plus (« Quand tu s'ras même / On t'apprendra la bonn' parole / La bonn' recette / Pour jamais êt' / Papa... ») <sup>4</sup>. Allain Lепrest, pour sa part, revient sur son enfance dans au moins deux titres : *J'étais un gamin laid* et *Mont-Saint-Aignan*. Dans la première de ces chansons, Lепrest explique : « J'étais un gamin laid / Qui serrait des cailloux / Dans sa main sans amis / [...] / Avec un pansement que j'appelais "maman" / Les jours de pas de chance / Un grand sabre en papier / Aux ciseaux découpé / dans un *Huma-Dimanche* / [...] / Papa s'app'lait "papa" / La rue s'appelait pas / Elle venait toute seule / Lancer sous la fenêtre / Quelques refrains à naître / Des taches plein la gueule [...] Et ce que je raconte / Dans tout ce qui remonte / C'est peut-être pas vrai / Je suis né au hasard / Nu dans la même gare / D'où je repartirai / Sans avoir jamais su / Si j'étais attendu / Si j'ai fait bonne route / Si j'étais un pékin / Qui attendait quelqu'un / Sans que quelqu'un s'en doute. » <sup>5</sup> Quant à la seconde, elle se veut une évocation en forme d'inventaire à la Prévert de ce que Lепrest a laissé « Dans le jardin de [ses] parents / À Mont-Saint-Aignan près de Rouen » <sup>6</sup>.

Une fois arrivés à l'âge adulte, Ferré comme Lепrest se penchent sur leur jeunesse et regardent celle-ci avec malice. Ainsi ces deux artistes ont-ils chacun écrit une chanson intitulée *Vingt ans*. Celle de Léo Ferré est bien connue, il ne nous semble pas nécessaire de nous appesantir dessus. En revanche, les « vingt ans » d'Allain Lепrest, s'ils sont également traités avec du recul teinté de respect, sont moins célèbres ; cette période de la vie y est cependant magistralement décrite, entre misère sociale, questions existentielles, déprime passagère et développement de soi... : « Cave numéro 13 / Tour 187 / On fait rire Thérèse / Entre deux mobylettes / Vingt ans / [...] / Prendre en chemin la queue / Qui passe par chez soi / Vers l'agence qui ne / Remplit pas son emploi / Vingt ans / [...] / On se plante en amour / On foire ses suicides / C'est le compte à rebours / Pour des planètes vides / Vingt ans / L'avenir appartient / À qui se lève tôt / Il aura mal aux reins / Et des plis au manteau / Vingt ans / [...] / Faut pas croire qu'on soit fiers / Qu'on boude les anciens / Arthur est centenaire / Artaud n'en est pas loin / Vingt ans / [...] / Avec nos cœurs cloutés / Nos bleus et nos entailles / On les a mérités / Autant que leurs médailles / Nos vingt ans. » <sup>7</sup>

Vingt ans révolus, c'est aussi le temps des vaches si maigres qu'on leur voit les côtes, tant pour Lепrest que Ferré. Celui-ci écrit bien évidemment *La Vie d'artiste* sur cette période

1. *La Nostalgie*, Léo Ferré.

2. Au premier rang desquels Jacques Brel, avec *Mon enfance* et *L'Enfance*, notamment.

3. Peut-être la chanson intitulée *Quand j'étais mort* et parue sur le dernier album d'Allain Lепrest constitue-t-elle une sorte de clin d'œil à ce titre de Léo Ferré.

4. *Quand j'étais même*, Léo Ferré.

5. *J'étais un gamin laid*, Allain Lепrest, album *Ton cul est rond*.

6. *Mont-Saint-Aignan*, Allain Lепrest, album *Je viens vous voir*.

7. *Vingt ans*, Allain Lепrest, album *Voce a mano*.

(« Cette fameuse fin du mois / Qui depuis qu'on est toi et moi / Nous revient sept fois par semaine / Et nos soirées sans cinéma / Et mon succès qui ne vient pas / Et notre pitance incertaine... »<sup>1</sup>) ; à ce titre, répond en quelque sorte *On était pas riche* chez Leprest, chanson qui, en plus d'avoir été enregistrée par son auteur, a été interprétée par Linda de Suza : « On mordait le froid avant qu'il nous morde / On voit plus très clair "Allume la Grande Ourse !" / "Joue *Jeux interdits* rien que sur deux cordes" / "Chante *Les Canuts* en claquant des pouces" / On n'était pas riche / [...] / On n'était pas riche et même un peu pauvre / "Pauvre, d'accord, mais propre !" il disait tonton / J'y croyais un peu et comme la foi sauve / On était si pauvre qu'on en sentait bon / On n'était pas riche / Les jours de pain dur devant les restos / On lisait l'menu comme un vrai poème / Une blanquette de sole, c'était du Rimbaud / Une truite au beurre, c'était du Verlaine / On n'était pas riche / [...] ».<sup>2</sup> Ces deux chansons de Leprest – *Vingt ans* et *On était pas riche* – témoignent également d'une autre tendance forte chez cet artiste, à savoir l'évocation de figures tutélaires issues du domaine des arts, qu'il salue respectueusement dans nombre de ses chansons... Comme Ferré le fait...

### ***Entre nostalgie littéraire et filiations***

Comme nous venons de le voir, Leprest se plaît régulièrement à citer des artistes – écrivains la plupart du temps, mais également peintres de temps en temps – avec lesquels il entretient des liens d'admiration et, en un certain sens, de reconnaissance. Ainsi avons-nous pu déjà croiser les ombres d'Arthur Rimbaud, d'Antonin Artaud, ou encore de Verlaine. Il est intéressant de remarquer qu'en cela, Leprest se situe dans la même mythologie littéraire que Ferré, lui qui écrit notamment « Ils sont maudits, Rimbe et Lélian, indéclinables, invariables, seuls. [...] Ce couple minéral est celui d'une fraternité retrouvée. [...] Ce couple tragique et non reconnu par les lois de la nature ni par celles de la société a marché malgré cette exclusive sur les dalles boueuses d'un enfer littéraire. Le circuit fut court : une course à l'absinthe, et la négation du JE qui est un autre. Dans le JE nié il y a tout Rimbaud et dans la lampée verte de Verlaine, Saturne veille. La malédiction à ce point suscitée, contrôlée, cela finit par fabriquer de l'Art. [...] Pauvres pélicans, vous deux, becs cachés dans vos chagrins devenus vieux. Va-t-en Rimbaud vendre des armes, va-t-en Verlaine, bâton battant sous la lumière verte. Nous ne sommes pas de chez vous, nous sommes de la Démocratie et de la Sécurité. [...] Nomades camarades, sur ces routes du Nord, il traîne encore un peu de vos pas de vieille soupe de Belgique, juste après la frontière. »<sup>3</sup> Allain Leprest s'est, lui aussi, reconnu dans la poésie de ces figures littéraires et intellectuelles du XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, celui que Jean d'Ormesson qualifiait de « Rimbaud du XX<sup>e</sup> siècle » enregistre-t-il dès son deuxième album un titre intitulé *Rimbaud*, dans lequel il imagine ce qu'aurait pu devenir le poète s'il avait vécu plus vieux : « Pourquoi t'as si tôt couché les glaïeuls / Ca t'aurait fait beau des rides sur la gueule / Rimbaud / Tu nous aurais fait un bath de vieillard / Perdant des tifs blancs dessus ton costard / Corbeau / Moi qui f'sais tenir tes œuvres complètes / Sur les étagères d'ma boîte d'allumettes / Sans fable / Si t'étais mort au troquet d'la centaine / Faudrait un camion pour louer tes poèmes / Au diable / [...] / Sous la tour Eiffel avec les Dada / T'aurais causé jazz roman cinéma / Octobre / [...] / Ta canne à ton bras, longeant la coupole / Tu s'rais v'nu fleurir la tombe à ton Paul / D'une rose / [...] / Y en a qui diront qu'ça fait plus coquet / Quand on a tout dit d'partir avant les / Ratures / Que d'dans comme dehors, on reste sur la Terre / Qu'après tout, on n'a qu'l'âge de ses artères / Arthur / T'avoueras quand même qu'c'est pas des manières / D'partir en laissant la moitié d'un verre / D'absinthe / Et pis d'enfanter une génération / En laissant la mère sans rien, sans pognon / Enceinte / Rimbaud / Rimbaud... »<sup>4</sup>

Quant à son complice Verlaine, il faudra attendre le dernier opus de Leprest pour que celui-ci lui rende hommage, dans un texte portant pour titre le dernier pseudonyme anagramma-

1. *La Vie d'artiste*, Léo Ferré.

2. *On était pas riche*, Allain Leprest, album *Mec*.

3. *Maudits soient-ils !*, Léo Ferré.

4. *Rimbaud*, Allain Leprest, album *Ton cul est rond*.

tique du poète, *Pauvre Lelian* : « Il pleut, Paris fait sa Brussel / C'est la nuit, tous les chats sont troubles / Y a pas assez d'étoiles dans l'ciel / Pour ça, tu veux les boire en double / [...] / Monsieur Verlaine, un dernier blanc / Pauvre Lelian / [...] / Verlaine aux abonnés absents / Chez lui, si l'bonheur vient frapper / Le concierge *avé* son accent / Dira "L'poète s'est absinthé" / Garnement aux cheveux si blancs / Pauvre Lelian / [...] / Paris il pleut des harengs saurs / C'est toi ou le trottoir qui boite / Quel est cet empaffé qui tord / La rue qui paraissait si droite / Choisir pas choisir c'est un choix / C'est ainsi se foutre à la porte / De soi-même mourir de soi / Nom de Dieu être en quelque sorte / Son premier et dernier client / Bon vent Lelian »<sup>1</sup>

François Villon est également une figure littéraire faisant partie de la mythologie de nombreux poètes chanteurs des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles. Ainsi, pour Georges Brassens, notamment.<sup>2</sup> Ferré et Leprest entretiennent également cette admiration pour Villon. Dans sa *Préface*, Ferré rappelle que « Villon volait pour manger / Tout le monde s'en fout » et le cite également dans son *Testament phonographe*, tandis qu'Allain Leprest, dans *Le Café littéraire*, cite le poète en tant qu'ombre tutélaire des jeunes gens « en habits d'écrivain / [où l'on se] prend déjà l'air / D'être au Petit Larousse. »<sup>3</sup> De même, dans un texte publié en septembre 2011 sur son site Internet<sup>4</sup>, l'artiste Philippe Forcioli nous apprend qu'un des derniers livres que Leprest aurait feuilleté « avant de passer l'arme à gauche » serait les *Œuvres complètes* de Villon...

Plus proche de nous, du moins dans le temps, l'évocation d'une chanteuse célèbre apparaît à la fois dans les œuvres de Ferré et de Leprest. Ainsi, *À une chanteuse morte* constitue-t-il pour Ferré un hommage à la Môme Piaf, au même titre qu'*Édith* chez Leprest : « C'est tout au fond du Père-Lachaise / Dans la section 96 / Qu'elle a trouvé son dernier nid / Entre le mur des Fédérés / Couvert de roses et le carré / Maudit de Modigliani / [...] / Non rien de rien sur les épaules / Elle hante un curieux music-hall / Les feuilles des arbres la bissent / Chrétien accorde à ton roi / Un jour la permission de croix / Pour que ses deux mains l'applaudissent / Un faisceau de lune lointaine / Un dernier projo sur la scène / Molière l'écoute chanter / Un cimetière c'est un théâtre / Dans les rangées écoutez battre / Le cœur gros de l'éternité / Sais-tu comment font les artistes / Pour ne pas rendre la mort plus triste / Qu'un "Au revoir" au bord d'un quai ? / Suffit que l'amour ait un hymne / Des millions d'amants anonymes / Viennent y planter leurs bouquets. »<sup>5</sup>

Ces quelques exemples témoignent à la fois d'une filiation entre la poésie de Ferré et celle de Leprest et entre ces deux artistes et leurs illustres prédécesseurs. En faisant le choix d'écrire sur les poètes et artistes qu'ils apprécient, Léo Ferré et Allain Leprest s'inscrivent dans une généalogie remontant au Moyen-Âge et, plus globalement, dans une chaîne littéraire et humaine, où Humanisme rime avec Existentialisme...

### **La chanson, une existence en trois minutes**

L'universitaire valenciennois Stéphane Hirschi estime que la chanson, « art du temps compté », représente « une existence en trois minutes » : « Les chansons françaises [...] doivent s'entendre, quels que soient les thèmes, *structurellement*, comme des *métaphores de l'agonie*, c'est-à-dire comme le compte à rebours vers la fin qui s'amorce dès le début d'une chanson : elle est en train de finir dès qu'elle commence. Cette structure revêt le caractère *concentré* d'une agonie – et pas du simple développement temporel défini qui marque toute existence. »<sup>6</sup>

1. *Pauvre Lelian*, Allain Leprest, album *Quand auront fondu les banquises*.

2. Avec la mise en chanson de la *Ballade des dames du temps jadis*, notamment. Mais également de multiples références au poète, plus particulièrement dans *Le Moyenâgeux* (« Ma dernière parole soit / Quelques vers de maître François / Et que j'emporte entre les dents / Un flocon des neiges d'antan »).

3. *Le Café littéraire*, Allain Leprest, album *Ton cul est rond* : « Mon café littéraire / Suivez l'itinéraire / C'est sous le dernier porche / Juste après la virgule / Ce troquet qui recule / À mesure qu'on s'approche / Où l'arbre sur le seuil / Sème comme un recueil / Ses feuilles de brouillon / Et où ses branches peignent / En ombres sur l'enseigne / Le chapeau de Villon ».

4. <http://sitephilippeforcioli.free.fr>

5. *Édith*, Allain Leprest, album *Mec*.

6. Stéphane Hirschi, *Chanson. L'Art de fixer l'air du temps. De Béranger à Mano Solo*, collection « Cantologie », n° 6, Valenciennes, Les Belles Lettres-Presses Universitaires de Valenciennes 2008.

Outre ce caractère structurel, une chanson raconte, la plupart du temps, une existence particulière qui, par la magie de la poésie, peut parfois parler à tous et à chacun. Mais, surtout, une chanson peut avoir une dimension *existentielle, perspectiviste*, qui permette à l'auditeur de prendre conscience de sa place dans le monde sensible, comme en témoignent les propos de Pierre-Yves Quiviger, retranscrits au début de cet article. Là encore, les liens existant entre les thèmes abordés par Ferré et ceux choisis par Lепrest sont importants. Nous pouvons y voir une filiation thématique, mais également en termes de traitement, puisque les formes privilégiées (couplets assez longs, peu de refrains...) sont finalement assez proches.

### *La mer et le monde du vivant*

La mer est au cœur de l'œuvre de Léo Ferré et d'Allain Lепrest. Nous avons déjà évoqué l'effet que *La Mémoire et la mer* a provoqué chez Lепrest. Ainsi de *Tu sors souvent, la mer*, personnification de la grande Bleue par Ferré, à laquelle répond celle mise en œuvre par Lепrest dans *Garde-moi, la mer* : « Garde-moi la mer garde-moi / Blotti dans ton profond coma / Avec ma gueule et ma fanfare / Avec le vieux feu de mon phare / Pareil qu'un briquet d'amadou / Et ma manie de perdre tout / Avec mes frusques avec mes tics / Mes trucs de milliardaire sans fric / Mes cris de noyé à la noix / Garde-moi / Garde-moi la mer garde-moi / Contre la grippe des frimas / Contre l'âge et contre moi-même / Contre les ennemis qui m'aiment / Garde-moi contre ceux qui rient / Qui comptent qui gesticulent qui prient / Contre le vertige qui ment / Et l'assassinat des tourments / Contre tout et tout contre toi / Garde-moi / [...] »<sup>1</sup> De même, une des chansons les plus connues d'Allain Lепrest s'appelle *Il pleut sur la mer*, dans laquelle « la mer se pisse dessus »...

En ce qui concerne « le monde du vivant », Ferré et Lепrest ont écrit chacun un texte sur un thème proche. Ainsi Ferré se demande-t-il « Où vont-ils ces chevaux de la glace et des morts / Peut-être en Australie où les moutons délainent / Peut-être dans la rue voisine où plient les gaines / Des puttes cousues d'or / [...] / Où vont-ils ces chevaux de la glace et des morts / Peut-être à Montparnasse où Baudelaire jasse / Entre deux pissenlits les roses de la gaze / Quand Paris brume et dort / [...] / Où vont-ils hennissant leurs lugubres chansons / Ces chevaux de Marly qui dévorent la brume / Peut-être à quelque rendez-vous sur le bitume / À piaffer d'occasion ? »<sup>2</sup> À ce poème répond en quelque sorte le magistral *Où vont les chevaux quand ils dorment ?*, qu'Allain Lепrest a offert à son ami Romain Didier : « Où vont les chevaux quand ils dorment / Et dans les nuits de Bilbao / Combien la lune au bout d'sa corne / Fait-elle danser de toreros / [...] / Où vont les chevaux quand ils dorment / Qui a dit le vent est savant / Pourquoi ma chanson je la donne / Pourquoi ta bouche tu la vends / [...] / Où finit le cri des baleines / Où recommencera le nôtre / Qui tiendra nos voix en haleine / Et qui paiera comptant les fautes / Quand ils dorment, où vont les chevaux / Un cheval, c'est insaisissable / La terre, ça vaut ce que ça vaut / Sous ses sabots y a que du sable / Plus d'abonné au téléphone / Où vont les chevaux quand ils dorment. »<sup>3</sup>

Enfin – mais les liens existant entre Ferré et Lепrest pourraient davantage être développés, tant ils sont nombreux et étonnants<sup>4</sup> –, évoquons *Richard*<sup>5</sup> et son pendant, *Mec*. Dans ces deux chansons, les auteurs « inventent » un Autre, un *alter ego* qui les écouterait et discuterait avec eux « des problèmes d'hommes, simplement, des problèmes de mélancolie ». Pour Allain Lепrest, ce camarade de nuits blanches s'appellera « Mec » : « Mec, tu dis jamais rien, et moi je cause je cause / Quand j'ai rien à te dire je te parle de tout / J'fais comme si ton silence racontait la même chose / On préfère les muets quand on a du bagout / On se vend les questions et les mensonges avec mec / Mec t'as beau êt' silencieux j'entends quand t'es

1. *Garde-moi, la mer*, Allain Lепrest, album *Nu*. La musique est d'Yves Duteil.

2. *Où vont-ils ?*, Léo Ferré.

3. *Où vont les chevaux quand ils dorment ?*, Allain Lепrest-Romain Didier ; interprétée par Romain Didier, puis reprise par Bruno Putzulu.

4. Citons notamment des titres tels que *La Gitane* (titre et thème identiques chez Ferré et Lепrest), *Les Retraités* (Ferré) / *La Retraite* (Lепrest) ou encore *Le Marché du poète* (Ferré) / *Le Jardin du poète* (Lепrest).

5. Dont est extrait le titre de cet article.

pas là / J'te dirai pas qu'ça m'fait comme une main qui m'manque / Même dans les chansons cons y a des trucs qu'on dit pas / Qu'c'est moche quand t'es parti ou qu'je t'aime par exemple / Ça j'te l'dirai jamais j'te l'dirai pas mais presque mec / [...] / Mec dans ton coquillage j'écoute le bruit d'la guerre / Les journaux brûlent un peu les yeux quand on les ouvre / La victoire en chantant poireaute à la barrière / On s'en fait tout un monde et au fond si ça s'trouve / Ça fera même pas mal comme un calva cul-sec mec / [...] / Mec y a des mecs pardon t'es là tu d'mandes rien / Je lâche mes corbeaux noirs sur les blés de ta tête / Pourtant même silencieux t'es là ça m'fait du bien / Tu sais moi faut qu'je parle – as-tu une allumette / Et pis un clope avec pour me clouer le bec mec. »<sup>1</sup>

Nous n'avons pas eu la chance de rencontrer Léo Ferré, étant né peu de temps avant sa mort. En revanche, nous avons pu passer du temps avec Allain Leprest, et, « avec le temps », devenir son ami. Il aimait la chanson, son histoire, ses artistes. Plus que cela, il la respectait, tout comme il respectait les auditeurs de ses disques et les spectateurs de ses récitals. Il donnait peu de conseils aux jeunes artistes qui l'admiraient ; le seul conseil qu'il répétait volontiers, comme pour se rappeler l'importance de cette « règle » qu'il s'était lui-même fixée, tenait en quelques mots : « Il faut toujours ouvrir une fenêtre à la fin d'une chanson, même si le reste du texte est mélancolique ou tragique. C'est la responsabilité du chanteur. Car il n'a pas le droit de laisser les auditeurs rentrer chez eux, à la fin du concert, totalement retournés... » Ainsi, comme il le chantait lui-même dans un texte d'une force rare, « Ami pardon c'est à ton rire que j'accroche / Son manteau qui me tient bien froid quand il fait froid / Une enveloppe bleue déchirée dans la poche / Éteignez en sortant et ne me plaignez pas / Plaignez plutôt celui que n'a jamais étreint / Le chagrin. »<sup>2</sup>

Lors de notre dernière rencontre, deux mois avant sa mort, Allain Leprest, que nous avons croisé à la terrasse de son « café littéraire », nous avait confié une partie de son chagrin. Avant de nous dire qu'à cinquante-sept ans, la fin n'était plus très loin. Avec ces mots : « Le dernier voyage... La mort... La mer... La mer... La mer... ». Nous avons alors pensé à cette strophe de sa très bachelardienne chanson *Qu'a dit le feu qu'elle a dit l'eau*, enregistrée sur son dernier album :

*J'irrigue je fais plus mon âge  
Je rudoie parfois les barrages  
J'écris des chansons pour Léo  
Qu'elle a dit l'eau*<sup>3</sup>

**Dorian Saigre**

[Dorian Saigre, né en 1988, a présenté en 2010 à Sciences Po Lille un mémoire de master 1, intitulé *Écoute ma chanson, parole de vivant – Origines, évolutions et fonctions de la chanson poétique francophone du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours*. Il prépare actuellement un mémoire de master 2 à l'université Paris III – Sorbonne-Nouvelle, sur l'éventualité d'un Musée de la chanson.]

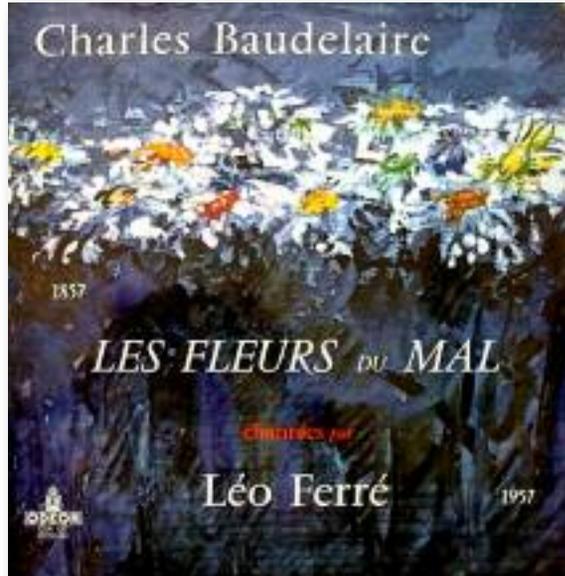
1. *Mec*, Allain Leprest, album *Mec*.

2. *Le Chagrin*, Allain Leprest, album *Donne-moi de mes nouvelles*. À l'origine, cette chanson a été écrite pour Francesca Solleville.

3. *Qu'a dit le feu qu'elle a dit l'eau*, Allain Leprest, album *Quand auront fondu les banquises*.

# Gabriel Terbots (1918-1992)

« Gouache de Terbots »... Quel auditeur passionné et attentif n'a pas remarqué cette simple mention au verso de l'album original *Les Fleurs du mal chantées par Léo Ferré*? L'indication fait référence à l'auteur de l'illustration de la pochette, sans aucun doute une des plus réussies de toute la discographie du chanteur : sur un fond bleu-nuit où miroitent des reflets verdâtres, une jonchée de fleurs des champs renvoie au titre du recueil de Baudelaire. Pendant près de vingt ans et en dépit des rééditions, cette nature morte ornera la pochette, ayant pour beaucoup un rôle de déclencheur : à la seule vue de ces fleurs stylisées, on se prend à fredonner les premières mesures de telle ou telle mélodie gravée sur ce disque.



Cette rencontre pourrait n'être qu'anecdotique, celle d'une opération commerciale rassemblant par hasard deux artistes pour la promotion d'un même produit. En réalité, il n'en est rien et, lorsque paraît le disque des *Fleurs du mal*, il y a déjà plusieurs années que les deux hommes se côtoient, ainsi que le confirme ce propos de Léo Ferré :

« J'ai connu Gabriel Terbots en 1948, dans un cabaret de Saint-Germain-des-Prés. Quelques jours plus tard, il me montra un portrait de moi, au piano. Il me plut, je le lui demandai. Il refusa de me le donner. Le lendemain le tableau était informe. Il ne l'aimait plus. Il cherchait, disait-il. Il barra mon visage avec une couleur orange... C'est ainsi que j'ai rencontré la peinture, dans les plus mauvaises conditions, entre deux tenanciers de caves littéraires, un court sandwich et les problèmes psychologiques de Gabriel que j'essayais de comprendre ».

Pour l'histoire, cette mise en présence se situe lors de la création du cabaret rive gauche le Quod libet, dont Terbots décore les murs et où Léo Ferré est le premier chanteur à l'affiche. Francis Claude, qui est le maître des lieux, évoque *Gabriel Terboets (sic) dit Tchekov*, comme « un peintre hongrois de talent, beau comme un Viking ». Celui-ci est à nouveau mis à contribution pour la décoration du cabaret Milord l'Arsouille, ouvert l'année suivante près du Palais-Royal, où Léo Ferré est encore un des premiers à se produire.

D'un point de vue artistique, c'est donc en côtoyant Terbots que Léo Ferré a « rencontré la peinture », alors que, par ailleurs, il a décrit le choc qu'il éprouva en 1946, en « découvrant la peinture » à travers l'œuvre de Van Gogh. L'un n'empêche pas l'autre, l'émotion violente initiale faisant écho aux spéculations intellectuelles qui affleurèrent par la suite. Quoiqu'il en soit, Léo Ferré va accorder beaucoup de considération à l'art de Terbots, dont il parlera en recourant à des correspondances familières : « Je n'ai que le langage des sons et j'entends la peinture de Gabriel comme une musique ». Cet intérêt et cette estime sont d'ailleurs corroborés par les toiles qui ornent l'appartement du poète, boulevard Pershing à Paris. De son côté, le plasticien « peint » les chansons de son ami. Ainsi en est-il pour *Le Bateau espagnol*, qu'il illustre dès sa création. D'autres chansons l'inspireront comme *L'Âme du rouquin*, *Mon p'tit voyou*, *L'Homme...*



Au-delà d'un nom à consonance batave et d'une nationalité magyare supposée, que peut-on dire aujourd'hui de la vie et de l'œuvre de ce plasticien méconnu ? Certes, Terbots semblait bien venir de Hongrie. Certains reportages le disent natif de Budapest, où il aurait fait ses études et qu'il aurait quitté bien plus tard pour se fixer à Paris. Pourtant, son origine semble plutôt s'enraciner du côté de la ville de Kosice, en Slovaquie. Cette contrée fut ballottée au gré du tumulte du XX<sup>e</sup> siècle, d'abord de l'empire austro-hongrois à la Tchécoslovaquie de 1919, puis du long épisode socialiste à l'effondrement du bloc soviétique, le tout entrecoupé d'une période de relative autonomie – mais au prix fort, puisque inféodée au III<sup>e</sup> Reich – pour aboutir enfin, en 1993, à une République slovaque, indépendante et souveraine.

Un de ses condisciples nous apprend que, citoyen de Kosice, Terbots militait avec les chrétiens orientaux pour la renaissance nationale. Dessinateur et sculpteur, il était connu sous le pseudonyme de Cechov – prononcer Tchek(h)ov –, possible allusion à l'écrivain russe, mais qu'on peut également traduire par « le Tchèque » (pour se singulariser des Hongrois ?) Il s'en est fallu de peu que Kosice conservât une trace tangible de la présence de Terbots : en 1941, la ville fut bombardée ce qui provoqua de nombreuses victimes civiles. Aujourd'hui encore, on ignore d'où venaient les agresseurs : de Hongrie ? de Moscou ? de Berlin ? Toujours est-il qu'un mémorial fut érigé au centre de la ville : une bombe à ailettes s'abattant sur un socle craquelé, suggérant l'écartèlement, la dispersion, la terreur. Terbots en était l'auteur. Hélas, ce monument fut retiré par les nouvelles autorités politiques à la fin des hostilités.

C'est dans l'immédiat après-guerre que l'on retrouve Terbots arpenter les rues du Quartier latin à Paris, cherchant à se faire un nom dans le monde des arts en mettant à contribution les nombreuses facettes de son talent. À cette époque, on croise son nom, aussi bien comme caricaturiste dans un recueil consacré à la Conférence de la paix de Paris, que comme illustrateur de contes russes pour *Les Lettres françaises*, grâce aux introductions de Louis Aragon et du critique littéraire Jean Marcenac. Il est à l'occasion décorateur de théâtre pour *Le Génie camouflé*, la pièce de Marcello Fabri, et encore affichiste pour le festival de musique de Menton de 1951.

C'est d'ailleurs là et cette même année qu'il présente sa première exposition, dans le cadre de la Biennale de Menton, qui se voulait le rendez-vous de tout ce qui est vivant dans l'art contemporain. Cette manifestation constitue le point de départ d'une période d'intense créativité et d'une carrière artistique enviable, qui va sans cesse s'affirmer au fil de la décennie qui s'ouvre.

C'est d'abord l'exposition à la galerie Marseille, au cœur de Saint-Germain-des-Prés, du 12 au 28 avril 1956. Le catalogue des œuvres présentées atteste une nouvelle fois de la proximité avec Léo Ferré, qui signe un texte d'introduction et dont un portrait est exposé, ainsi que des toiles aux titres de chansons empruntées à son répertoire. D'autres sources d'inspiration renvoient à la vie intime du peintre comme *Ma danseuse...*

En 1960, c'est la galerie Saint-Louis-en-l'Isle qui accueille Terbots pour une exposition inau-

gurale. Une de ses peintures y fait sensation : le portrait de Vivien Leigh, pour lequel l'héroïne d'*Autant en emporte le vent* parle de complicité avec l'artiste, qui a retenu sa suggestion de la représenter sur fond d'incendie.

Toujours « près de la Seine », il enchaîne avec une exposition à la galerie des Deux-Îles qui, peu avant les siennes, avait présenté des œuvres de Nicolas de Staël et, peu après, de Dubuffet.

L'année suivante est marquée par deux expositions majeures en des « lieux habités ». D'une part, il accroche ses tableaux chez Iris Clert, égérie du *happening* et de l'art de la rupture, dont le nom reste associé à la montée en puissance des Nouveaux Réalistes. À cette époque, Klein, Tinguely et Arman font aussi les beaux jours de cet antre de la provocation. D'autre part, s'ouvrent pour lui les portes du célèbre Salon de Mai, créé sous l'occupation et incarnant l'esprit de la Résistance et de la défense de l'art moderne.

D'autres cimaises reçoivent alors les toiles de Terbots, comme c'est le cas en 1963, galerie Jacques Chalom des Cordes, près des Champs-Élysées où, peu de temps avant, on pouvait admirer des Van Dongen ou des Pascin...

Au cours de ces douze années d'intense effervescence créatrice, ce sont donc des galeristes de renom, spécialisés dans des écoles d'avant-garde, toutes différentes, qui s'intéressent à la peinture de Gabriel Terbots. Malgré cette reconnaissance grandissante de la profession et des amateurs, l'artiste recherche inlassablement un style autre, inédit, au-delà de ce que les gens du métier apprécient chez lui... *son* style. Peut-être était-ce à ces méandres intimes que Léo Ferré faisait allusion en 1956, quand il parlait des « problèmes psychologiques de Gabriel ». Huit ans plus tard, Terbots n'en avait pas fini avec les contradictions de son « procès pictural » qui le conduisaient sans morgue aucune à vouloir faire table rase de toutes les disciplines antérieures, tombées selon lui en désuétude. « Il faut rompre et rompre à seule fin de découvrir son vocabulaire personnel ! », proclamait-il alors avec des intonations de poète.

Faute de résultats concrets à examiner, le succès de cette exaltante alchimie est aujourd'hui difficile à évaluer. En effet, que ce soit en France ou à l'étranger, aucun musée des Beaux-arts, aucun centre d'art moderne ou contemporain jouissant d'une notoriété significative, ne conserve dans ses collections quelque pièce que ce soit portant la signature de Gabriel Terbots. Pareillement, le marché de l'art n'a pas enregistré de vente publique d'une de ses œuvres et son nom est la plupart du temps ignoré par les dictionnaires d'artistes. Dans ce désert, seule la Bibliothèque Nationale de France, le cite dans son répertoire général comme « lithographe français travaillant au milieu du XX<sup>e</sup> siècle ». Cette mention s'avère d'ailleurs quelque peu réductrice quant à l'éclectisme de ses activités de plasticien, mais, d'un autre côté, elle rend assez fidèlement compte de la discrétion dont est entourée sa production au-delà des années soixante.

Aujourd'hui, des initiatives privées s'efforcent de tirer Gabriel Terbots de l'oubli dans lequel il est injustement relégué. Une rétrospective est en projet et une monographie pourrait voir prochainement le jour, alors que, cet hiver, cela fait déjà vingt ans qu'il a définitivement remis ses châssis et lâché ses pinceaux, et qu'il repose parmi les ombres familières d'un cimetière de Kosice.

**Jacques Miquel**

## Festival Léo Ferré Chanson française

Après deux éditions sur l'auteur de *Perdrigal, Un poète en Quercy, Léo* (2009), *Léo Ferré et l'Espagne* (2010), le Festival de Gourdon amorçait pour son édition 2011 un virage prononcé et se changeait en *Festival Léo Ferré Chanson française*, Ferré *a minima*, une durée portée à cinq jours, le délaissement de la Maison du Sénéchal pour des scènes installées sur le Tour de ville devant les restaurants partenaires ou en salle, pour les première et dernière soirées, en refuge d'un temps menaçant.

Faut-il le dire ? On s'est rendu à Gourdon en traînant un peu les pieds. Il y a déjà tant de ces Festivals chanson française et la mutation sentait le commerce et l'animation. On avait tort. Il y eut, certes, quelques accrocs mais l'ensemble fut de premier choix !

Les concerts de fin d'après-midi ont réuni des valeurs sûres, Marie-Octobre, Cataix, François Fernandez, les virtuosités verbales de Thibaud Couturier, les éclairs poétiques d'Olivier Gil. Avec Lucas Lemauff au piano il a donné un concert plein de charme, un style original, *Ton style* d'une pressante beauté, juste un peu ébréché par une mémoire oublieuse. Un duo à suivre... Tous ont donné leurs compositions, agrémentées d'une chanson de Ferré, plusieurs pour Cataix et François Fernandez.



Les soirées ont connu deux trous d'air : d'une part, l'absence en scène de Julie Darnal qu'on avait appréciée, en 2009, dans le spectacle Ferré joué avec Charles

Bénichou. Elle était au piano et, sur quelques titres, posait sa voix. Cette année, c'est le public qui a posé les armes dans un ennui épais. D'autre part, la médiocrité de Jean-Michel Piton : « inquiété » par la demande de Christian Martinon de réduire son concert de deux ou trois titres il est arrivé sur scène maugréant contre « les vieux » qui avaient retardé le début de son spectacle à mâcher lentement leur repas, pestant contre ceux qui quittaient la salle, s'emportant contre le technicien qui avait malencontreusement mis, au cœur d'une chanson, pleine lumière dans la salle, s'arrêtant au milieu d'un titre et passant au suivant sans autre forme de procès. Il avait déjà fait preuve d'une élégance exquise en présentant sa chanson de Ferré comme l'obligation du « cahier des charges », un *pensum* à assurer. Le texte sous les yeux ne l'a pas empêché de saccager *On s'aimera*. Mettre du Ferré avec du Piton c'est, pour cet « artiste », poser Sully-Prudhomme sur Apollinaire. Ça se termina dans le bâclé, le fil de la guitare rageusement jeté, deux ou trois applaudissements, sans rappel, dans un silence interloqué. On connaissait l'auteur de quelques belles chansons, *Lucienne, C'est beau*, on connaissait sa voix et ses mélodies mises sur Tristan Corbière, un talent évident. On l'avait déjà vu dans le passé dans un concert perclus de trous de mémoire, un autre où il jouait pour ses copains dans la salle. On a eu, ici, un artiste caractériel, un concert calamiteux. Quelques jours plus tard il eut à Barjac une « standing ovation » – en français dans le texte –, on a eu à Gourdon l'envie d'une « standing » à fuir la salle et laisser à ses déjections nerveuses ce Piton pitoyable. Dans *J'me régale* il chante : « Je suis un vieux gamin têtue / qui chante ce qu'on ne chante plus / c'qu'en disent les gens j'm'en fous pas mal ». Qu'il continue à se régaler ! Pas sur scène !



Deux soirées allèrent au plus haut : Jehan accompagné de Priscille Paccoud et Francesca Solleville de Nathalie Fortin. Jehan est arrivé à Ferré par la bifurcation Caussimon et a mis à côté de superbes *Ne chantez pas la mort*, *Mon camarade*, quelques Ferré de lui peu connues qu'il a données en « chanteur à lunettes », *La Marge* et *Géométriquement tien*, chaudement habillées de guitare, de basson ou de piano sur sa voix éraillée. Le passage à Francesca Solleville se fit sur leurs deux voix chantant un extrait de *Pantin pantine*, le conte musical d'Allain Leprest, mis en musique par Romain Didier. Le concert de Francesca Solleville a atteint des sommets d'émotion, nouée qu'elle était par le lieu, par la présence de Marie Ferré et de *Monsieur mon passé*, se battant avec ses textes, avec sa mémoire, avec une énergie admirable. Elle a chanté ses paroliers et ses compositeurs d'aujourd'hui, ceux d'hier, sa flamme inchangée. Jehan et Francesca Solleville seront aux prochaines Rencontres d'Aulnoye-Aymeries pour renouveler ce concert. Nous y reviendrons.



La dernière soirée mit le point d'orgue. Avec Philippe Guillard, Richard Martin et Flow. Philippe Guillard fit l'unanimité par sa générosité, sa parfaite connaissance de l'œuvre de Ferré. Il décline tous les Ferré, sans calculs, dans la fraternité de sa voix. Richard Martin donna un impeccable *Il n'y a plus rien*. Flow mit le point final, tourbillon en

chansons, avec ses déchirures et ses doutes, ses forces et ses batailles, déchirant à pleines griffes un monde innommable. La grande révélation, pour beaucoup, de ce Festival.

Au final, une belle édition. Qui devra tirer quelques leçons. Trouver un équilibre entre Ferré et chanson française, entre le Tour de ville et la Maison du Sénéchal. Et retrouver, avec le formidable travail de Christian Martinon et d'Alain Fournier, l'équipe des bénévoles qui avaient enchanté l'édition 2009, par leur gentillesse et leur disponibilité. Un Festival c'est la présence d'un homme orchestre, c'est aussi celle de « petites mains », celles qui ajoutent une âme à des jours pleins de chansons.

Une énigme pour terminer : Thibaud Couturier a souhaité pour sa chanson Ferré sortir du convenu et a proposé deux inédits de Ferré, deux inédits « inconnus au bataillon ». Le premier, *L'Ennemi, voilà le mot* : « Je suis né une métaphore au bec / Un attribut, fume, et pis tête / Des seins de ma nourrice / Giclaient des alphabets / Dans mes vagissements / Rimaient d'antiques colères / Le mot, voilà l'ennemi / ... ».

Suivent cinq strophes. Le deuxième écrit, d'après Thibaud Couturier, lors du refus de Ferré « d'entrer » dans l'ordre des Arts et des Lettres. Il commençait ainsi : « Au soir agonisant / Les enfances hurlaient / Les moignons étendards / Élevaient au ciel rouge / La honte de leurs ancêtres / Alors... / L'air poissait les âmes tristes / Et l'enfer pavé / De drapeaux inconnus / Forgeait dans le four de la mitraille / Le berceau de nos Démocraties / ... ». Vingt-cinq vers suivent. Est-ce bien Ferré. ? On connaît *Le Mot*,

*voilà l'ennemi* paru dans le n° 7 de *La Rue*, extrait de *Technique de l'exil*. Il y bien dans ce texte la phrase « je suis né une métaphore au bec », il y a bien de nombreux échos mais on a quelques doutes. Ce vers, en particulier : « Un attribut, fume, et pis tête ». Ça ne sonne pas très Ferré. On cherche pour en savoir plus...

## Léo 38

Monique Brun ne joue pas avec les mots quand elle avance dans la plaquette de son spectacle *Léo 38* : « Je ne souhaite pas interpréter Léo Ferré. Je souhaite l'entendre ». Elle va au profond de cette difficulté majeure qui consiste à se mettre dans les mots et les musiques d'un artiste, à jouer du mystère où « l'interprète » donne ce qui ne lui appartient pas. Mais remontons le temps de ce *Léo 38*.

### *Une lente ascension vers le chant*

On ne naît pas chanteuse, on le devient ! Par des chemins de traverse, des rencontres sans hasard, un fil à dérouler. Monique Brun a arpenté de nombreuses scènes théâtrales allant de Molière à Brecht, de Shakespeare à Valletti, côtoyant Daniel Mesguich, Georges Lavaudant, Ariel Garcia-Valdès, Philippe Adrien, Jean-Louis Thamin, Mehmet Ulusoy, Chantal Morel, fréquentant le Footsbarn Theatre, Les Fédérés puis le Théâtre Dromesko. Avec le temps, au dire s'est parfois superposé le chanter et sur la voix des mélodies se sont invitées dans *Les Deux orphelines*, *L'Étourdi*, *Le Cercle de craie caucasien*, *L'Opéra de quat'sous*, dans *L'Utopie fatigue les escargots* où elle chantait *a cappella Marie-Dominique*, la chanson de Monique Morelli, paroles de Mac Orlan, musique de Marceau. Dans une lente ascension vers le chant. Et une autre façon de jouer de sa voix.

### *Une voix pour chanter Ferré*

Un camp de base se fixa à Chambéry, en 2007, où eut lieu une double rencontre chansonnière. La première, à l'invitation de Gérard Morel, Monique Brun rejoint le spectacle *La Guinguette des fines gueules* où étaient déroulées une trentaine de chansons sur les plaisirs de la table, entrecoupées de trois pauses gastronomiques. La carte était réjouissante, Gaston Couté, Les Quatre Barbus, Bernard Dimey, Francis Blanche, Louis Brauquier, Anne Sylvestre, Nino Ferrer, Serge Gainsbourg, les plats de résistance et d'humour, les serveuses et serveuses aux petits soins : outre Gérard Morel et Monique Brun, Michèle Bernard, Hervé Peyrard, Xavier Lacouture et Entre 2 Caisses. Il y avait



des chansons et des artistes à consommer sans modération. Ce furent au Scarabée, les 28, 29 et 30 mars, trois soirées mémorables. Avec, pour de nombreux spectateurs, la découverte de Monique Brun. Elle chanta, seule ou avec ses partenaires, *Les Petits plaisirs du jour* de Dimey, *Des rumeurs et des doutes quant aux fruits et légumes* de Morel, *La Recette de l'amour fou* de Gainsbourg, *Toulé poulé* de Lafaille. Quelques autres. Suffisamment pour installer une ardente présence, un charme tenace. Et pour se lier avec Dominique Bouchery, Bruno Martins, Jean-Michel Mouron et Gilles Raymond, les quatre d'Entre 2 Caisses. À l'issue de ces soirées, il y eut une deuxième rencontre, une invitation, presque une injonction : « Vous avez une voix pour chanter Ferré ».

### *Un essai violoncelle*

Fallait-il passer à l'acte ? Suivre la proposition ? Cela se fit dans les questionnements. À quoi bon s'ajouter en des temps où Ferré est mis à toutes les sauces, où des interprètes, il en pleut. Dans un article à paraître dans le prochain numéro des **Copains d'la neuille**, Claude Braun dit le maigre bilan de l'exercice. Jacques Layani, on le sait, est encore plus féroce avec les interprètes de Ferré. Ça se défend et ça peut se nuancer également ! Les interprètes évoluant dans un complet 360° : de l'inutile au merveilleux, de l'indigne à la grâce. Le propos est sans fin, stérile sans doute. Mais qu'on se rassure : de toutes ces interprétations, Léo Ferré sort, chaque fois, intact. Parce que l'essentiel est ailleurs... Finalement, Monique Brun s'y

essaya sur quelques chansons avec la violoncelliste Dominique Brunier. L'idée fit long feu, Dominique Brunier craignant la monotonie et l'impasse musicale.

### ***La construction a cappella***

L'invitation s'enfouit. Jusqu'à ce que Monique Brun s'arrête sur *Vous savez qui je suis, maintenant ?* recueil d'interviews de radio et de télévision transcrites et thématisées par Quentin Dupont. Les chansons nouées aux propos de Ferré firent voir une issue, un accord qui ne soit ni concert ni théâtre : une mise à nu dans une proposition sans instrument, un chant *a cappella* entrecoupé de mots dits. Un titre s'imposa, *Léo 38*. Le Ferré de Monique Brun avait trouvé sa voie. En parallèle à cette voix, s'en éleva une autre avec *Entre 2 Caisses* qui donna *Ariette et chabut pour 4 chantistes et une comédienne* (CLN, n° 20). *Léo 38* poursuivait sa construction, son montage, au sens cinématographique du mot. Quelles chansons ? Quels textes ? Quels glissements les uns vers les autres ? Une durée s'établit aux environs de l'heure, l'ajustement se fit entre le dit et le chanté, des chansons passèrent, à regret, sur un problème de couleurs, de cohérence. D'autres s'imposèrent : *L'Été s'en fout*, *Avec ses vêtements ondoyants et nacrés*, *Les Corbeaux*, *On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans*, *Tu n'en reviendras pas*, *Java partout*, *La Cloche fêlée*, *Quartier latin*, *Les Morts qui vivent*, *L'Étang chimérique*, *La Chanson triste* et un peu de *Col tempo*, sans qu'il soit question de nuancer entre les mots de Ferré et ceux des poètes. Le choix des textes s'arrêta sur des épisodes connus, Monaco, les Frères des écoles chrétiennes, les tirailleurs algériens, Landru. Sur un équilibre de légèreté et de gravité, sur un extrait de *Benoît Misère*, quelques lignes dessinant Cosette, qu'il faut écouter et lire à la hauteur des plus grandes chansons : « Cosette, châtain clair, peau de basane ; on s'embrassait entre deux, et il ne me déplaisait pas de trouver ses chastes complexes. Cosette, goût de cierge, fleur malade, Cosette mon jardin de déveine, quand je la reconstruis aujourd'hui, elle m'échappe un peu. Je n'arrive pas à me souvenir de tout : des riens, des fièvres rapides, des hauts, des bas, le froid aussi quand elle me regardait de côté



comme si elle voyait des choses. Cosette, c'était ma pureté aussi, ma vie cachée, elle était celle avec qui je parlais la nuit vers le Caucase, vers les pays de mes problèmes ». Et les mots de Ferré de continuer sur la même longueur, la même sensualité. Monique Brun s'appropriä d'autres textes, sur le temps, la révolte, l'art, l'amour. Pour un tour de Ferré, un bonheur capturé : « Le bonheur, c'est sortir tout à l'heure et que je vois un peu de fraîcheur, quelque part, avec un peu de soleil. Et dans le soleil, je vois mes amis, là-bas, dans l'ombre, devant le soleil, avec les nuages, qui me disent bonjour... et je prétends qu'ils disent bonjour. C'est ça le bonheur. Ça dure dix secondes et puis après, c'est le bonheur. Le bonheur,

qu'est-ce que c'est ? ». *Léo 38* tenait droit, *Léo 38* promettait le bonheur.

### **Les essayages**

Il fallait passer l'épreuve du feu, les premiers feux de la rampe. Le compagnon de Monique Brun, Olivier Perrier, se chargea de l'affaire. Faut-il le présenter ? Évoquer ses chemins de théâtre, l'aventure des Fédérés à Montluçon ? Ses rôles au cinéma, un des plus récents dans *Des hommes et des dieux*, l'immense film de Xavier Beauvois ? Dire son humanité, sa passion des bêtes et ses autres talents de confection d'un whisky *made in* Bourbonnais ? Il eut avec *Léo 38* un regard d'artiste et participa à un assemblage de haute couture. Le spectacle y prit sa tenue et son maintien. De nombreux essayages suivirent. Un, à Carluçet, pendant le festival Ferré de Gourdon, où devant une dizaine de personnes et Marie Ferré, dans une maison enchantée et des hôtes au grand cœur, *Léo 38* prit toutes ses définitions. Quelques autres se précisèrent à Hérisson, le 24 août, véritable première, où deux-cents spectateurs se rangèrent dans un Cube promis à cent-vingt.

### **La jonction**

Dans une scénographie minimale – un tabouret, un pupitre et un classeur, en partenaire plus qu'en aide-mémoire – Monique Brun joue *Léo 38*. Le chant *a cappella*, littéralement, emboîte les chansons dans les textes, jointes dans une harmonie délicate, une tonalité égale. Les textes profitent des mélodies et le dit se fait presque chanté. Elle souhaitait entendre Ferré et, dans cette écoute, les spectateurs sont de la partie, activement, intimement, à entendre, chacun avec son histoire, Léo Ferré. Monique Brun joue avec une attention horlogère, resserrant les mécanismes de l'écriture Ferré, huilant un rouage, jouant la précision, armée de sa voix seule. Le spectacle est un bloc, sans la moindre improvisation, sans détours mémoriels ou lourdeurs anecdotiques. Il n'y a que du Ferré brut. Où Monique Brun crée une jonction, ce terme minéral, aquatique, ce croisement où se rencontrent deux mondes, deux eaux, pour donner une autre voie chargée des autres. Une jonction qu'elle donne dans la tranquille certitude de son Ferré. Elle

emmène le spectateur vers des contrées ébauchées, qu'il achève dans un silence incassable. Le tour de chant des interprètes brise, souvent, une harmonie dans des chansons en défilé, des applaudissements intempêtifs. Celle de *Léo 38* relève d'une immersion profonde, d'une apnée facile qui va vers l'incroyable, vers « ce qu'on ne voit pas ». Dans un livre rassemblant ses peintures, *Les Bêtes*, Monique Brun raconte comment Olivier Perrier lui a appris « à être tranquille avec le regard des autres ». Cela importe dans une aventure pleine de risques et de regards fouillant. Seule compte son intime conviction et puis la force donnée, elle l'écrit aussi dans *Les Bêtes*, par le précieux d'« un chemin sur lequel on n'a pas été que *solitaire* ».

### **Le face-à-face**

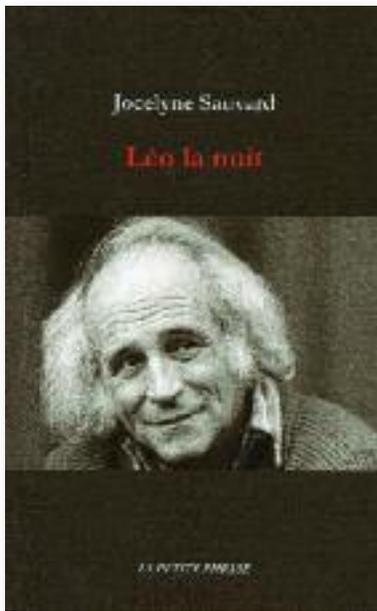
*Léo 38* se prête aux petites salles, aux spectacles en appartement et en maison, là où le face-à-face peut s'installer, là où l'intimité inonde, souffle partagé, émotion commune, là où la confiance s'installe et se fait complicité. Le *a cappella*, c'est une autre vertu de *Léo 38*, renvoie en écho au tour de chant de Ferré quand il commençait sa *Chanson triste* en scène et qu'il la poursuivait dans la salle, au plus près des spectateurs, pour rapprocher et unifier. *L'Opéra du pauvre* eut aussi quelques moments de cette voix nue. Des interprètes allèrent dans cette direction. Philippe Léotard, en préambule de son *Chante Ferré*, donnait ainsi *Graine d'annanar*. Comme Ronny Lauwers, dans *L'amour... cette éternité de seconde*, faisait chanter *Notre amour* à Ann de Prest. Christiane Courvoisier, récemment, a fait de même avec *La Mémoire et la mer*. Pour que l'oreille se tende, pour que l'écoute s'installe dans la lenteur des mots dénudés.

### **D'autres jonctions**

*Léo 38* a ouvert une brèche dans l'envie de Monique Brun des chansons de Ferré. Il a projeté d'autres itinéraires, d'autres désirs, d'autres jonctions. Deux spectacles ont été mis à la fabrique : *L'Âge de l'amour* et *Les Fleurs du mal*, tous deux avec accompagnement musical où s'inviteront des cordes, du vent, des anches libres. Ce que la fabrique demandera...

## La passion Léo

Après *Un artiste vit toujours demain* publié en 2009 (CLN, n° 18), Jocelyne Sauvard poursuit dans son *demain* avec Léo Ferré. Avec *Léo la nuit*, oratorio dramatique paru à La Petite Phrase en juin 2011. Avant celle-ci, la pièce avait connu deux versions, non éditées, *Léo de 5 à 7* (2009) et *La Passion Léo* (2010).



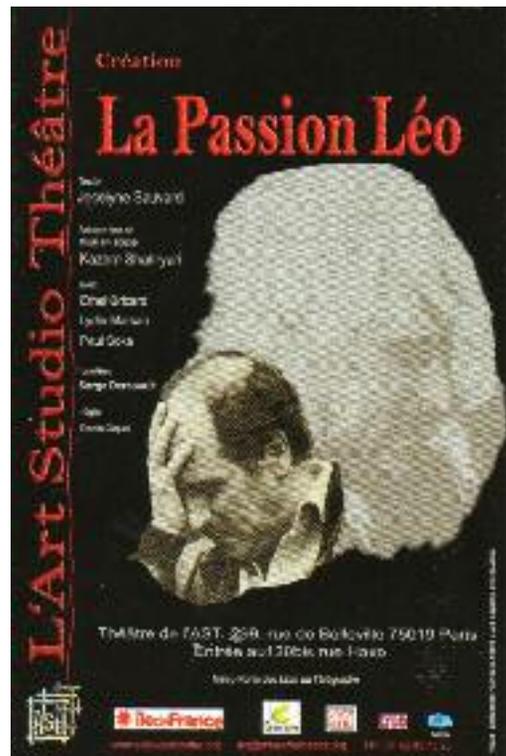
*Léo de 5 à 7* a été présenté, en 2010, à L'Art Studio Théâtre (Paris XIX<sup>e</sup>), mise en espace par l'auteur et lue avec Alain Prétin et Lélé Matelot, rythmée par un gong-carillon et quelques plages musicales, de Beethoven et de Ferré. D'autres lieux accueillirent cette lecture. *La Passion Léo* a, ensuite, été donnée, toujours à l'AST, pour deux séries de représentations, du 22 avril au 28 mai, du 30 septembre au 5 novembre.

Le propos de Jocelyne Sauvard est précis : au-delà des thématiques, au-delà des approches ciblées, il faut saisir Ferré à la source, à la poésie et à la musique, à la voix, passages obligés pour pénétrer l'œuvre, pour la prendre avec le temps. Le texte ne va pas dans le didactisme, il livre des faits Ferré, dans un siècle inavouable, avec la mort qui rôde en continu. Il y a sur scène, à la nuit finissante, Léo, Jade et la Musique. Jade écrit un article sur Ferré, il est avec elle

par-delà la mort, elle est un de ses « oiseaux perdus ». Jade est interprétée par Lydie Marsan, Léo par Paul Soka. Tandis que la messagère en poésie et en musique est jouée par Éthel Brizard.

Dans son travail de metteur en scène, Kazem Shahryani est parti de *Léo la nuit* en conservant le titre *La Passion Ferré* avec sa charge ambivalente, ses sens amoureux et sacrés. Il a pris le texte, l'a adapté au plus près des comédiens et de ses visions, il a introduit aussi trois musiques de sa composition dans une proposition qui rassemble le théâtre et le concert, le dit et le chanté. Des bouts de Ferré ponctuent le spectacle dans la voix d'Éthel Brizard, superbe soprano. On entend *La Fortune*, *Pacific blues*, *Quartier latin*, *Dieu est nègre*, *L'Amour meurt...* Plus longuement, parfois intégralement, *Le Bateau espagnol*, *La Marseillaise*, *Monsieur William*, *L'Affiche rouge*, *Tu n'en reviendras pas*, *Les Anarchistes*, toutes *a cappella*.

*La Passion Léo* donne le Ferré de Jocelyne Sauvard, celui qui l'a élevée à la poésie et à la révolte, celui qu'elle a écouté au pied du piano au théâtre Déjazet. Et qu'elle continue à chercher dans un passé et un demain réunis.



## L'Opéra du pauvre

La Première de *L'Opéra du pauvre* a eu lieu le mardi 6 décembre à Mons (Belgique). Nous y reviendrons longuement dans le n° 22.

**THÉÂTRE MUSICAL**

MISE EN SCÈNE  
THIERRY POQUET  
DIRECTION MUSICALE  
JEAN-PAUL DESSY  
MUSIQUES NOUVELLES L'ENSEMBLE

**LÉO FERRÉ**  
L'OPÉRA DU PAUVRE  
6 > 9 DÉC 20H

BRUXELLES 14 DÉC · LIEGE 20 · 22 DÉC · VALENCIENNES 26 JANV · LUXEMBOURG 30 ET 31 FÉV · GRENOBLE 5 AVR

**THÉÂTRE LE MANÈGE - MONS**  
WWW.LEMANEGE.COM

Une production de Théâtre musical Centre International d'Initiation Musicale en partenariat avec Les Fêtes de la Région wallonne de Valenciennes, Les Théâtres de la Ville de Luxembourg et Le Théâtre de la Pointe à cheval, Salle Europe, La Rotonde.  
Financé par le Fonds du Développement économique, E.L.S., l'Association et par le Fonds pour le Centre de promotion, l'Institut de France Musique, l'Association, avec la participation du Conseil Régional Nord-Pas de Calais, l'Association, avec l'aide de l'Association de Mons / Valenciennes.

**LE MANÈGE**  
HAUBOURG MONS

*Les Copains d'la Nouvelle*

## Les Années-galaxie

En 1986, les éditions Seghers, dans la fameuse collection « Poètes d'aujourd'hui », publie un deuxième tome consacré à Léo Ferré. Il porte le numéro 93<sup>2</sup> en référence au numéro 93, publié en 1962 et préfacé par Charles Estienne.

Ce deuxième opus est présenté par Françoise Travelet et porte pour titre *Les Années-galaxie*. La couverture offre un gros plan du visage de Ferré, une photo d'Hubert Grooteclaes traitée dans les rouges.

Ce numéro ne verra qu'une seule présentation, contrairement au premier tome qui en a connu six (via un passage par le premier numéro d'une collection « Poésies et chansons »).

*Les Années-galaxie* est un recueil unique et paradoxalement peu mentionné.

Beaucoup d'articles – et **Les copains d'la neuille** ne font pas exception – puisent leurs sources et références dans *Testament phonographe* ou *La Mauvaise graine* ; trop peu font mention du travail effectué par Françoise Travelet avec Léo Ferré.

Et pourtant !

Il faut lire ces *Années-galaxie*.

Après l'introduction de Françoise Travelet, le choix de textes en présente vingt-huit : *À Charles Baudelaire, Maudits soient-ils, La Poésie, L'Amour n'a pas d'âge, Ta source, Les Ascenseurs camarades, L'Amour meurt, De toutes les couleurs, La Mer noire, La Vendetta, Marseille, La Mémoire et la mer* (version complète), *Tout ce que tu veux, Ludwig, L'Imaginaire, Je parle à n'importe qui, Ludwig Van Vincent Gogh, Galaxie, En Angleterre a long time ago, Au premier hibou de service à Orly, Ces chiffres qui font mal à la tête, Mon sexe est fantastique, Vers toi, Je vous attends, Madame je vous en prie, En ces temps-là des vagabonds, Métamec, Alors vint le printemps*.

Textes difficiles. Textes longs, très longs pour certains. Beaucoup d'inédits, peu ont été mis en musique.

La version complète de *La Mémoire et la mer, Je parle à n'importe qui* et des inédits : *Ludwig Van Vincent Gogh, Galaxie, En Angleterre a long time ago* et bien d'autres... Pourquoi ces choix ?

Pourquoi ces choix déroutants ? À première lecture, ces textes ne sont pas faciles d'approche, d'autant qu'ils ne sont pas « portés » par la voix Ferré.

Et puis quelle rupture avec le livre de Charles Estienne !

Françoise Travelet ne s'y est pas trompée en titrant *Les Années-galaxie*. Ferré nous emmène bien plus loin, bien plus haut que dans les années 60, en nous ouvrant toutes grandes ces portes de secours sur l'Incroyable.

Certes, on a dit qu'il n'y a pas de « périodes » dans l'œuvre de Ferré. Il n'empêche : *Les Années-galaxie* illustre une évolution considérable dans l'œuvre de Ferré.

Bien sûr, on ne manquera pas de dire que *La Mémoire et la mer* est un texte écrit dans les années 60 et publié pour la première fois, et dans sa version originale (*Guesclin – La Mémoire et la mer*), dans le numéro 8 – 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> trimestres 1970 – de *La Rue*, une « revue culturelle et littéraire d'expression anarchiste » lue dans le sous-sol de la librairie Maspero, rue de la Huchette, par quelques ananars ou accros de Ferré, comme je l'étais déjà à quinze ans.

Mais, en 1986, les choses sont bien différentes : il s'agit de l'illustre collection « Poètes d'aujourd'hui ». Et ce nouveau tome résonne naturellement en écho avec celui publié vingt-six ans plus tôt !

J'ai appris grâce à Jacques Layani – sur le blog « Léo Ferré, études et propos », qui a malheureusement fermé dans le courant de l'année 2009 – que Léo Ferré exigea de l'éditeur, comme condition de publication des *Années-galaxie*, que le premier tome, celui de 1962, soit maintenu au catalogue.

*Les Années-galaxie* : un ouvrage magnifique qu'il faut lire et relire (le livre est épuisé mais on peut, tout comme celui d'Estienne, le trouver sur Internet) et il me semblait important que **Les copains d'la neuille** y consacre quelques lignes.

### Pascal Mère

[Pascal Mère nous a envoyé cette lettre et nous la publions bien volontiers. *Les Années-galaxie, Dis donc, Ferré...*, sont nos classiques. À chaque fois, différemment, Françoise Travelet laisse la parole à Léo Ferré et met ses mots en miroir avec ceux de Ferré. On lira avec profit, à propos des *Années-galaxie*, la note écrite, le 17 novembre 2008, par Jacques Layani sur le blog mentionné ci-dessus. Une correction, enfin, la première version de *La Mémoire et la mer* n'est pas celle de *La Rue*, mais le texte paru dans le n° 1000 des *Lettres françaises*, le 24 octobre 1963, sous le titre *Léo Ferré - Extrait des « Chants de la fureur » - Chant premier Guesclin*.]

## Papiers Ferré – suite

### 8 – *La faute à Léo*

En 2003, loin de l'officiel et de l'obligé, Lionel Bourg livrait *La Faute à Ferré*. Il fixait une influence et une fidélité, appuyait sur le vide et sur l'absence, donnait un chant d'amour et de poésie. En une quarantaine de pages, jamais le nom de Ferré n'était écrit – si ce n'est une fois, pour évoquer « un autre Ferré ». Lionel Bourg ne dialoguait qu'avec Léo, le tutoyait, poursuivait avec lui, qui avait pris L'Escampette. Il terminait sur ces mots, sur ta faute, Léo « si, dans la dimension X, les portes de secours que tu laissas battantes s'ouvrent à jamais sur des nuées d'étoiles... ». L'amateur de Ferré avait apprécié, donnant envie d'aller fréquenter les autres écritures de Lionel Bourg.

« Je suis l'unique sujet de mes livres », écrit-il. Son œuvre, riche d'une quarantaine d'ouvrages, est une perpétuelle quête de soi, la recherche de son temps perdu, sans complaisance ni narcissisme, une suite de questionnements, un forage délimité, une exploration qui vise à comprendre un itinéraire, à le transformer en langage, interrogeant les rencontres et les arrêts de sa vie, ceux familiaux et géographiques, amoureux mais aussi littéraires et artistiques. Émerge dans cette œuvre, et dans le meilleur sens du terme, un ressassement continu, sur des présences et des absences obsédantes, des repères nommés, dans une vie qui avance et qui se souvient.

Dans *Lettres de Lasalle*, il affirme : « L'oubli n'est pas mon fort ». Il le montre avec Léo Ferré qui revient dans une quinzaine de ses livres comme élément d'un décor mental, un jalon émotionnel. Le plus souvent, l'allusion est furtive, arrive avec d'autres goulées de souvenance, Ferré surgit ou le titre d'une chanson, souvent un extrait, passant en éclair, fixant un moment, soulignant l'histoire familiale. Dans *Les Montagnes du soir* et dans *L'Engendrement*, reviennent des moments d'enfance et d'adolescence : « J'allais au cinéma. Écoutais les disques de rock and roll et de Léo Ferré », avec le tourne-disques qui laissait place à un autre objet : « Une télé massive remplaçait la radio. J'y avais aperçu Catherine Sauvage interpréter des chansons de Ferré ». Ce Ferré, mis parfois dans le gueuloir de la rue avec ses copains, simplement souligné dans *Montagne noire* : « Beuglions des chansons de Ferré ». De l'écoute au chant, il y avait aussi à juger sur pièces et Lionel Bourg se rappelle sa découverte sur scène. Dans *La Faute à Ferré* et la première fois dans la Salle des Mutilés du Travail à Saint-Étienne, aussi dans une autre salle, comme il l'évoque dans *Rien qu'une ombre inventée* : « Je vis sur la scène de l'Eden Théâtre Brassens Léo Ferré ». Plus tard, c'est avec sa fille que les chansons tournaient : « Rappelle-toi petite fille mon enfant / tu chantais avec moi des refrains incompréhensibles / pour tes sept ou huit ans que diable nous chantions / *Le Père Duchesne Les Canuts* "avec le temps va tout s'en va" c'est un pan de la vie parti dans la nuit c'était si fort », dans des nuits d'où finalement rien ne s'oublie.

Dans *l'immensité restreinte où je vais piétinant*, il appuie cette présence ferréenne avec des chansons de toutes les couleurs, de celles qui disent la vie, dans ses lignes et dans ses méandres, des chansons qui accompagnent, qui jalonnent des instants éternels. Ferré arrive sous sa plume avec l'émotion en ressacs. À l'Eden Théâtre, Lionel Bourg s'attarde sur le choc de la vision, sur la voix révélée : « une immense tendresse insurgée dans la voix j'en ai pleuré j'en pleure encore », des larmes comme avant à la Salle des Mutilés : « verser une larme comme je le fis à dix-sept ans lorsque Ferré parut sur scène ». Il y a dans ces moments une leçon inaugurale et une initiation qui n'en finit pas de revenir en mouvements souterrains et en répliques. Cela sourd de *Montagne noire* : « Elle est là, ma vie... Dans les chroniques d'enfance douce amère d'un chanteur qui me touche, la grand-voile de Léo ». Lionel Bourg

n'est décidément pas expert en oubli. *L'Ombre lente du temps* insiste : « Je n'ai rien oublié. Ni Mouloudji, campé devant la rampe, sans micro... Ni les Frères Jacques... Ni Ferré, ni Bobby Lapointe, ni Mitchell, à l'Eden, John Lee Hooker ni Chuck Berry, ni Brassens, ni Piaf, Cora Vaucaire ni Patachou ». Ses livres sont pleins de réminiscences littéraires, de poètes amis. Avec d'autres chanteurs et d'autres chansons qui déferlent. *L'immensité restreinte où je vais piétinant* convoque Dylan et Manset, Mitchell encore, Derain et Thiéfaïne. Dans les entretiens parus dans *Quelque chose de plus que la lumière*, il livre un aveu : « La chanson m'émeut souvent beaucoup plus que les livres de poèmes paraissant aujourd'hui. Chansons mélancoliques, chansons "réalistes", rengaines d'amour, voix de Damia ou de Fréhel, plaintes de Bruant, couplets moqueurs, refrains tristes à pleurer, très poignants comme celui d'*Allez savoir pourquoi* qu'interprète Serge Reggiani... Une poésie se réfugie là. Celle du langage vivant, inventif, avec son humanité déchirante ». Le propos nous ramène dans les parages des mots du personnage interprété par Fanny Ardant dans le film de François Truffaut, *La Femme d'à côté* : « J'écoute uniquement des chansons parce qu'elles disent la vérité. Plus elles sont bêtes, plus elles sont vraies. D'ailleurs elles ne sont pas bêtes, elles disent "ne me quitte pas", "ton absence a brisé ma vie" "sans amour on n'est rien du tout" ». Si le nom de Ferré revient en multiples occurrences dans les mots de Lionel Bourg, reviennent aussi les allusions aux chansons, les extraits. On ne s'étonnera pas de la présence d'*Avec le temps*, pas plus que d'une méconnue, que Ferré liera dans son récital au Théâtre des Champs-Élysées, en 1984, avec *La Solitude*... Cette chanson, c'est *L'Enfance*, cette contrée dont Lionel Bourg écrira qu'elle le « tire par la manche », un « souviens-toi » que Léo Ferré définit en une multitude d'éclats : « C'est un chagrin cueilli de frais... C'est l'paradis dans du cambouis... C'est l'innocence rapiécée... C'est apprendre à frapper... ». Il y en a une vingtaine d'autres. *L'Enfance*, c'est aussi « un pays plein de chansons ». Dans *Lettres de Lasalle*, Lionel Bourg s'arrête pour en donner une définition plus féminine : « L'enfance... / Elle n'attend rien. N'espère pas / L'une des plus bouleversantes chansons de Léo Ferré aura tout dit d'elle, qui n'est que cette fillette, cette gamine terrorisée pressant entre ses cuisses la poupée de chiffon rouge où avortent ses rêves ».

Il est une autre, immanquable qui revient chez Lionel Bourg, à quatre reprises, de 1998 à 2010, en passant par 2003 et 2008 : *La Mauvaise graine* reprise, d'abord, dans *Mortes pierres* où sont cités les dix premiers et les dix derniers vers de la chanson, puis, dans *La Faute à Ferré* où elle est la première chanson évoquée, *Le Chemin des écluses*, ensuite, où Lionel Bourg, dans ses marches, « fredonne une chanson pas tout à fait naïve : J'suis ni l'œillet ni la verveine / Je ne suis que la mauvaise graine », enfin dans *L'Horizon partagé* où sont de retour ces deux mêmes vers, ce trait appuyé. Dans ses citations, souvent, Lionel Bourg ne cite pas le nom de Ferré, tant il y a connivence avec ses lecteurs. Cette *Mauvaise graine*, cette naissance « sur des chemins à rien du tout », on la retrouve dans une autre citation : au texte que Lionel Bourg a écrit pour illustrer *Un prolétariat rêvé* sur des photographies de Jean-Claude Seine, il a donné le titre, mystérieux pour quelques uns, *Ou bien fils de si peu*, qui renvoie à un vers des *Anarchistes* : « fils de rien ou bien fils de si peu ».

Les chansons de Ferré, c'est tout autant celles commises avec la complicité des poètes, les mots des uns, la musique de l'autre, dans un chant unifié, les poèmes du *Roman inachevé*, « ceux que Léo Ferré avait sur un piano agrémentés de sa musique : Je chante pour passer le temps / Petit qu'il me reste de vivre / Comme on dessine sur le givre / Comme on se fait le cœur content / À lancer cailloux sur l'étang / Je chante pour passer le temps », et, quelques pages plus loin, dans *L'Horizon partagé*, « celle-ci, celle-ci, rappelle-toi, que je révérais entre toutes, qui est d'Apollinaire et de Léo Ferré : Vous y dansiez petite fille / Y danserez-vous mère-grand / C'est la maclotte qui sautille / Toutes les cloches sonneront / Quand donc reviendrez-vous Marie », et suit la chanson dans sa quasi intégralité : « combien de fois ne l'ai-je fredonnée ? j'en avais plein la bouche, l'inventant au rebours de toutes les désillusions cette fille, cette femme : - Marie ! ».

Les chansons de Ferré, c'est aussi la Bretagne, les bateaux, une île. Toujours dans *L'Horizon partagé*, c'est avec une lettre à un ami breton que revient *Les Étrangers* : « Quant aux bateaux : Ta maman t'a croché deux ancrs aux doigts de chair / Et les lignes de ta main ça se lit au fond de la mer. Les tiens tanguent dans une chanson de Léo Ferré », ou quand on lui demande, plus loin, de chanter « L'An dix mille ! » : « Tout un délire de phrases, la grande bouillie de la syntaxe et du vocabulaire sur la même fréquence, et des vocables pareils à des corbeaux en flammes quand la marée reflue : C'est pas comme demain en l'An de l'An dix-mille / Lochu tu t'en souviens c'était beau dans c'temps-là, / La mer dans les Soleils avec ou bien sans quille / Un bateau dans les dents, des étoiles dans la voix ». Et un passage près de Cancale, raconté dans *Le Chemin des écluses*, renvoie à un lieu obligé : « l'anse Du Guesclin, qui, on la chante inéluctablement, *La Mémoire et la mer*, coupe le souffle : La marée je l'ai dans le cœur / Qui me remonte comme un signe / Je meurs de ma petite sœur / De mon enfant et de mon cygne / Un bateau ça dépend comment / On l'arrime au port de justesse / Il pleure de mon firmament / Des années-lumière et j'en laisse ».

Et puis, il faut la chanson qui mettra le mot de la fin – une dernière pour la route – une chanson qui arrive quand Lionel Bourg évoque, dans *Comme nus sont les rêves*, les vieux amants, pas ceux de Brel, les siens, ceux de la vie qui court, se demandant s'ils avaient lu le début des *Champs magnétiques* ou s'ils se berceront « d'une rengaine de Fréhel ou d'une chanson de Mac Orlan, d'un tube des années soixante, une ligne de Carco, d'un poème de Prévert ou des mots chuchotés dans le bistrot de leurs dix-huit ans ? Écoutent-ils encore Ferré : Monsieur Richard ! le dernier ! pour la route ! ».

Dans son écriture, Lionel Bourg avance ainsi, en bon entendement avec les siens, avec ses proches, avec ses artistes, sur un territoire quadrillé, une géographie sans hasard. Chemin faisant, il évolue dans la proximité d'une autre famille, celle de Pierre Michon et Pierre Bergounioux, ceux qui écrivent des *Vies minuscules* et, souvent, des œuvres majuscules. Il s'impose de constantes reconnaissances de dette, attentif à renouveler le bail de ses coups de cœur. Et si ce **Papier Ferré** rappelle la présence Ferré chez Lionel Bourg, il révèle également d'autres mots d'autres artistes, incrustés dans ses écrits. Cette façon de faire, cet art de la présence et de la citation, ce qu'Antoine Compagnon appelle *La Seconde main*, relève de l'intertextualité. Cela peut se dire autrement. À la façon de Pierre Michon, justement, qui, dans un livre d'entretiens, *Le Roi vient quand il veut*, déclare : « Je peux avouer que je suis une véritable éponge. Ce que je suis en train de lire passe toujours dans mon texte, même si ça ne se voit pas. Ce que je suis en train de lire et tout ce que je connais par cœur. Dans *Corps du roi*, il est question de Villon et d'Hugo. Mais *La Légende des siècles* et *Le Testament* sont des textes qui font partie de mon stock intérieur : ils sont intégralement en moi, plus clairs que mes propres souvenirs. Ces deux textes-là, et beaucoup d'autres. Plein de morceaux de Flaubert, Rimbaud, Faulkner, Baudelaire. Et Chateaubriand, Rabelais, Roussel, Lautréamont, Borges, Pound, Pessoa. C'est ma bibliothèque neuronale. Elle fonctionne à plein dans mon écriture, toujours ». Il y a, sans doute, à nuancer dans le rapprochement avec Lionel Bourg. Mais il a bien ce « stock intérieur », « cette bibliothèque neuronale » d'où sortent écrivains, chanteurs, peintres, pour s'immiscer dans ses lignes, entre ses lignes, accolés et fondus. Cet art de la citation, ce recours à l'autre, n'est pas fleurissement banal mais éclairage tamisé, sens précisé et seule façon d'être au plus près de soi.

Dans les livres de Lionel Bourg, Léo Ferré vient « quand il veut », nostalgie remise, pour un supplément de vérité, quand souffle l'appel de son grand large, le rappel de son identité, de sa vie écrite pour « relier le temps ».

**François André**

À suivre...

### Léo Ferré, auteur de chansons ou compositeur ?



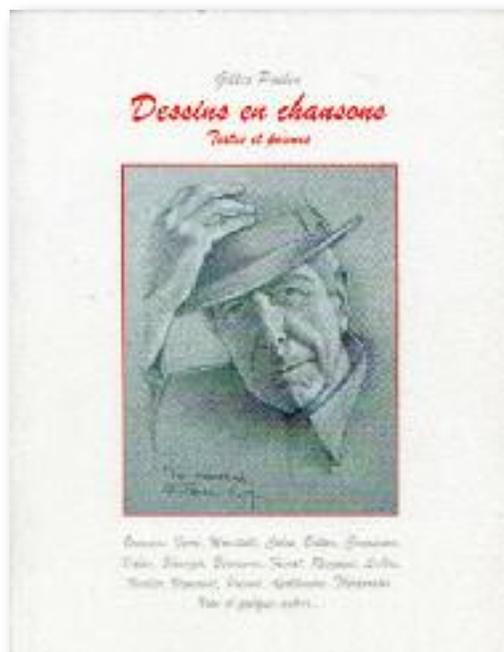
Tout autre chose avec *Léo Ferré, auteur de chansons ou compositeur ? Un nouveau genre de chanson française*, thèse de doctorat en musicologie soutenue par Jean-Baptiste Mersiol, en 2008, à l'Université Strasbourg II – Marc Bloch, UFR Arts, département Musique.

J.-B. Mersiol étudie le Ferré musicien, sans l'éloigner de l'écrivain, ce Ferré qui a changé les codes de la chanson traditionnelle sans établir une frontière étanche entre le « léger » et le « savant », le léger qui est facilité artistique et passivité de l'auditeur, le savant qui est travail et qui impose l'activité de ce même auditeur. Au long de sa carrière, sans périodisation marquée, Ferré a su aller de l'un à l'autre, parvenant le plus souvent à une fusion par le haut, génialement. Mersiol retrace la carrière de Ferré, s'arrête sur les grands moments, les œuvres prioritaires, interroge l'activité discographique sans apporter une réponse définitive à sa question-titre, où il faut, peut-être, changer le « ou » en « et » : Léo Ferré, auteur de chansons et compositeur. En tous les cas, artiste majeur d'un art majeur : la chanson.

Il va sans dire que ces quelques lignes de présentation ne peuvent rendre compte d'un travail de quatre ans et de trois-cent trente pages. Il importe d'aller voir à la source : la

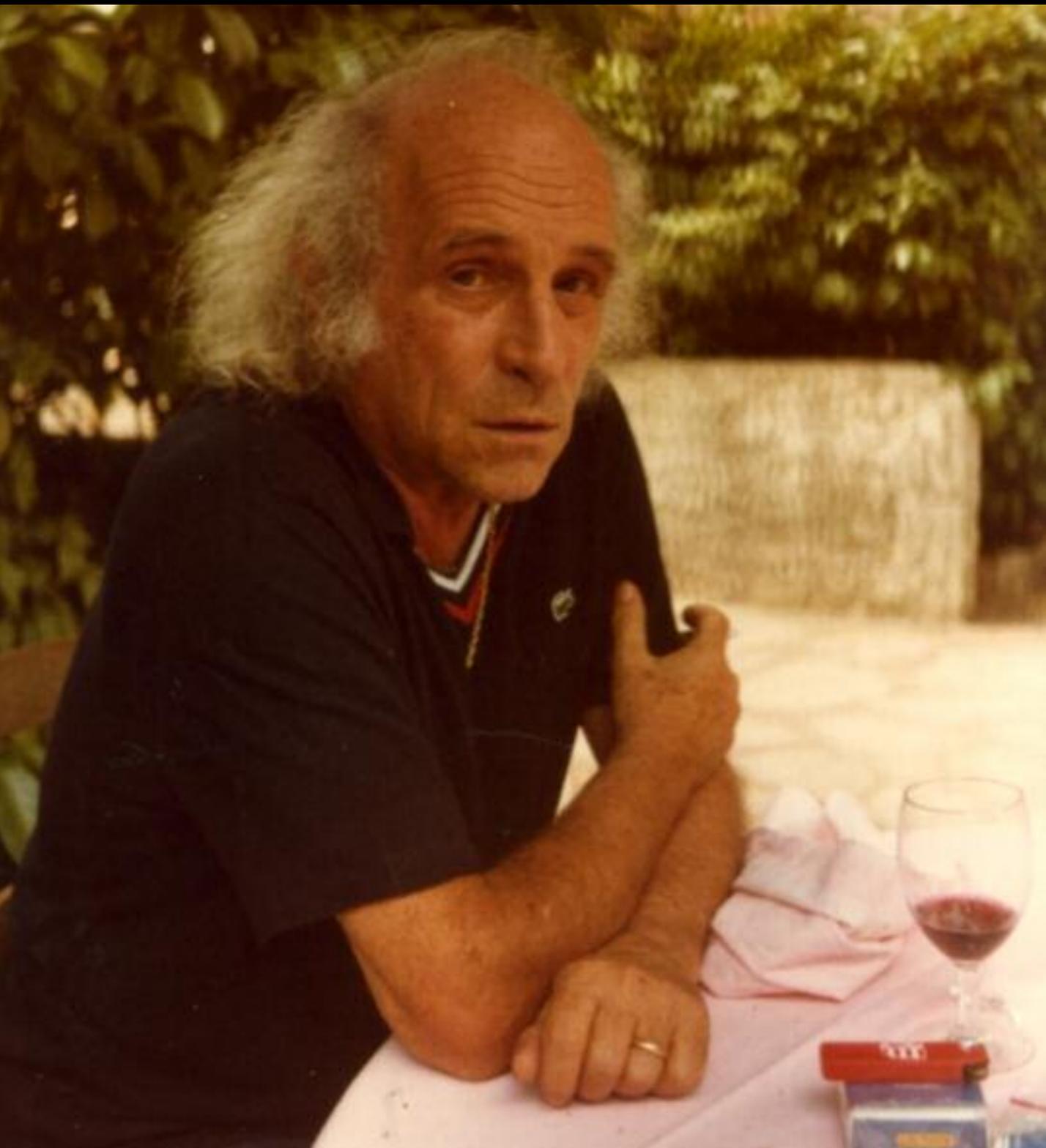
thèse de J.-B. Mersiol a été éditée, en 2010, par les Éditions universitaires européennes, situées en Allemagne, à Sarrebrück, qui publient des mémoires de master, des thèses, des actes de colloque, à tirage réduit et prix élevé (98 €). Elle peut être commandée à : [www.editions-ue.com](http://www.editions-ue.com) ou téléchargée gratuitement sur le site de l'université de Strasbourg : [scd-theses.u-strasbg.fr](http://scd-theses.u-strasbg.fr)

### Dessins en chansons



Depuis belle lurette, Gilles Poulou campe sur ses positions, jouant du crayon et des nuances, illustrant et dessinant, traçant des portraits au plus près de la figuration. Il aime, ainsi, arrêter le chant des poètes, les immobiliser entre deux chansons, le temps d'une pause, le temps du transfert. Ce qui l'intéresse, avant tout, c'est une vérité débusquée, le réel amadoué, une autre vie couchée sur du Canson 224 grammes, un papier de préférence gris ou brun. Son dessin signe alors un trait pour trait, un pacte avec la ressemblance. Il vient de rassembler dans *Dessins en chansons* son itinéraire graphique avec quelques enchanteurs poètes. Une quinzaine de pages est consacrée à Léo Ferré. Un premier tirage de soixante exemplaires, de travail et de prospection, est épuisé. En attendant une prochaine édition « grand public ».

# Les Copains d'la neuille



LES COPAINS D'LA NEUILLE  
N°21